

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 776.—SAMEDI, 18 MARS 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. LOUBET, le nouveau Président de la République Française

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 MARS 1899

J.-J. ROUSSEAU

## SOMMAIRE

TEXTE.—Primes.—Jean-Jacques Rousseau, par De Thermes.—La mère du poète par François Coppée.—A bâton rompu, par G.-P. Labat.—La mort du président Faure.—M. Loubet, le nouveau Président.—Poésie : Evocation, par Ant. Pelletier.—Le contrat social, par E. Beaulieu.—Conte : La joyeuse légende des larmes.—L'oreille fine, par Jules Bernard.—Poésie : Elégie, par Philéas Huot.—Nouvelle : Une tempête au lac St-Jean, par A. Buies.—Le Dr Martel (avec portrait).—Le combat de Manille.—Nécrologie.—Les deux rêves, par E. Legouvé.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Théâtres.—La science récréative.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton : L'Orphelin.

GRAVURES.—Portrait de M. Loubet, le nouveau Président de la République Française.—Les derniers moments du Président Félix Faure, à l'Élysée.—Manille : Combat entre les Philippins et les Américains.—Portraits : Mme Loubet, femme du Président ; Mme Loubet, mère.—Famille du désert.—Devinette, etc.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## PRIMES !! PRIMES !!!

Malgré que nous ayons établi bien clairement la manière dont nos abonnés anciens ou nouveaux peuvent gagner les nouvelles primes et devant les nombreuses demandes de renseignements qui nous sont faites, nous devons préciser les conditions qui sont :

1. Tout abonné, ancien ou nouveau qui nous envoie le montant d'un ou de plusieurs abonnements, à droit de choisir, pour un an d'abonnement, payé d'avance, la valeur de \$1.00 de livres ou d'objets de notre liste ; pour deux abonnements la valeur de \$2.00 de livres ou d'objets, et ainsi de suite.

2. Il est évident que l'abonné en retard d'un, de deux ou de trois ans, ne peut prétendre à la prime qu'en payant, outre l'année qui va commencer, tout ce qui est en retard, et qu'il n'a droit, ce paiement fait, qu'à la prime de \$1.00.

Si nous donnions une prime aux retardataires, nous ferions comme ceux qui voudraient donner un prix à paresse dans les pensionnats !

Les Ave Maria du Rosaire sont comme autant de roses apportées par les anges du ciel sur la terre. La Reine du Rosaire vous couronnera dans le ciel, si vous êtes fidèles à la couronner sur la terre.—Mgr DE SÉGUR.

Nous éprouvons un frêle plaisir à publier dans ce même numéro le beau travail sur le *Contrat social* de J.-J. Rousseau, travail fait par l'un de nos jeunes et fidèles collaborateurs, M. Emery Beaulieu, et donné par lui sous forme de Conférence à l'Union Catholique, le 5 de ce mois.

Ce travail est fort bien fait, très substantiel, bourré de citations—ce qui éloigne l'idée que l'on pourrait avoir d'un parti pris chez notre excellent ami,—basé sur la religion—qui permet de juger sagement les hommes et les idées,—appuyé, enfin, sur les principes du droit naturel les plus suivis par toute intelligence impartiale.

Il est nécessaire, en cette époque où la foi, grâce aux attaques tantôt cauteleuses, tantôt d'une franchise brutale, des J.-J. Rousseau, des Voltaire, des Dalember, des Condorcet et autres, va s'éteignant sur tous les continents civilisés, produisant, ici, la démocratie qui n'est, en réalité, que la démagogie, avec, comme cri de ralliement : " Le Cléricalisme, c'est l'ennemi ! " ; là, à l'ombre de la république, l'Américanisme, sapant l'Église dans sa base en cherchant à annihiler les ordres religieux, amoindrisant ou détruisant la toute-puissance de Dieu par un système exécrable d'action attribuée au Saint-Esprit sur l'âme humaine ; ailleurs, sous le couvert de liberté dont le principe et la fin échappent à ceux qui ont toujours ce mot à la bouche, l'indifférentisme le plus éneuvant, avec cette inconséquence burlesque d'une religion incomprise et méconnue et cependant remarquable en ses effets tout extérieurs—exactement suivant la même loi du respect humain qui, en Europe, faisait que les hommes n'allaient point à l'église pour faire comme les autres, tandis qu'au pays de liberté dont nous parlons, ils y vont... parce qu'il faut faire comme les autres ; il est nécessaire, disons-nous, bien que l'état général de la civilisation dise qu'il est trop tard, il est nécessaire que la nouvelle génération s'imprègne des principes d'absolue vérité que seule possède l'Église catholique, et que ces jeunes élèvent hardiment la voix, essaient enfin de combattre J.-J. Rousseau, Voltaire, etc., par les mêmes armes que ceux-ci ont employées—moins la duplicité—c'est-à-dire, l'ironie sanglante, le persiflage, le sarcasme.

Nous applaudissons de tout cœur aux généreux efforts, malheureusement trop espacés, trop clair-semés, de nos jeunes lutteurs ; nous les prions de continuer, sans se laisser détourner par quelque malveillance que ce soit, par n'importe quel sophisme : on ne leur opposera que des vieilleries démodées, nul argument nouveau ne sera avancé contre leurs thèses, le beau côté leur appartient donc, le succès leur est assuré.

A ceux qui ont l'indépendance pleine de chrétienne fierté que nous montre M. Emery Beaulieu, nous disons de ne s'arrêter point : ils se doivent à Dieu, ils sont obligés de défendre notre mère la sainte Église, ils ont la mission de sauver leur patrie, ou du moins, de contribuer largement à ce salut.

Nous n'avons pas été peu étonné en lisant, dans un de nos grands journaux respectueux cependant des choses religieuses, à propos de cette conférence : " Le jeune conférencier a traité le philosophe J.-J. Rousseau de *fou de génie* : ce mot est peut-être exagéré... "

Eh ! bien, oui, ce mot est exagéré : il eût fallu dire *fou tout simplement*. Telle est l'opinion de Voltaire, que l'analyste de M. Beaulieu ne récusera certes pas.

Dans sa lettre du 19 février 1761 à Mme d'Épinay, le *fanfaron d'impiété* (c'est le nom que J.-J. Rousseau donne, à son tour, à son *tendre* ami Voltaire), Voltaire, disait :

Pour Jean-Jacques, ce n'est qu'un misérable qui a abandonné ses amis et qui mérite d'être abandonné de tout le monde... C'est dommage, car il était né avec quelques demi-talents, et il aurait eu peut-être un talent tout entier, s'il avait été docile et honnête.

Le 19 mars 1761, dans une lettre à Dalember, Voltaire s'exprimait ainsi :

C'est contre votre Jean-Jacques que je suis le plus en colère. Cet *ARCHI-FOU*, qui aurait pu être quel-

que chose s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part ; il écrit contre les spectacles, après avoir fait une mauvaise comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit...

Après l'apparition de l'*Extrait du projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre*, que J.-J. Rousseau venait de publier, Voltaire écrivait à Damilaville, le même 19 mars 1761 :

Voilà donc Jean-Jacques politique ; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de Mme de Wolmar. C'est un *étrange fou*...

Le 20 avril 1761, Voltaire écrivait à Dalember, entre autres aménités à l'adresse du *cher* Jean-Jacques :

... Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable. Ce n'est qu'un *polisson mal-faisant*.

Au sujet du dictionnaire de Diderot, au mot *Encyclopédie*, Voltaire dit toujours dans sa même lettre à Dalember :

... Il se trouve, à la fin de compte, que : *O Rousseau ! ne signifie que : O insensé !*...

Misérable, archi-fou, étrange fou, polisson mal-faisant, insensé, voilà qui, nous en sommes convaincu, édifiera notre grand confrère sur l'exacte valeur de J.-J. Rousseau : M. Emery Beaulieu a donc été bien généreux en traitant le citoyen de Genève de *fou de génie*.

Nous lisons encore, dans l'analyse donnée de cette conférence par notre grand confrère :

A propos de démocratie, il a demandé pardon de l'attaquer, et en cela il (le conférencier) s'est montré courtois. Il l'eût été plus encore s'il n'avait pas voulu faire passer l'esprit démocratique de notre temps pour l'esprit de Rousseau.

Hélas ! ceux qui ont bien voulu se donner la peine d'étudier l'état de la société—et nous entendons par société, tous les peuples prétendument civilisés—depuis 1780 jusqu'à ce qui se passe sous nos yeux, ont répété avec Condorcet disant de Voltaire (et cela s'applique autant et même plus encore à Jean-Jacques qu'au vieil *impudent* de Ferney : c'est Rousseau qui donne lui-même à Voltaire ce qualificatif d'*impudent*, dans son billet du 31 mai 1765 à Voltaire même !) :

Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons.

M. Emery Beaulieu a donc eu raison dans tout ce qu'il a dit, et que d'ailleurs il a prouvé. Nous le félicitons de tout notre cœur, le priant de continuer sa campagne, de la continuer vivement, fièrement, sans se laisser arrêter aux maigres épines que l'on essaierait de jeter sur sa route : le catholique vrai, sincère, marche droit son chemin, écartant ou foulant aux pieds tout ce que l'on sème devant lui pour le ralentir, le détourner, peut-être le décourager.

DE THERMES

## LA MÈRE DU POÈTE

Voilà plus de vingt ans que ma mère est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils, car, ce jour-là, quelque chose de délicieux s'est éteint en moi, et, depuis lors, je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh ! comme je pensais à ma mère le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves purs et par des actions meilleures !

Jésus, qui a fait triompher sa Mère, auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

FRANÇOIS COPPÉE.

## A BATONS ROMPUS

Molière a dit "qu'il était fort difficile de contenter son père et tout le monde." En ce saint temps de carême, où nous avons tant de prédicateurs distingués, et aussi tant de conférenciers qui essaient de se distinguer du commun des mortels, je me dis qu'ils seront fort difficiles, les ceusses qui ne seront pas contents, satisfaits.

En effet, nous en avons à toute sauce, maigre et grasse, et on nous en promet encore d'autres.

Or, après chaque sermon ou conférence, j'entends des gens et je lis des journaux, qui, tous, cherchent la petite bête.

Comment trouvez-vous le père Untel ?

Pas mal... pas mal... mais sa voix est rude... son geste n'est pas magistral, et on lui envoie une gaffe... parce qu'il est moins fort que le Père Gaffre, qui, lui, savait les envoyer...

Et le conférencier Untel ?...

Pas mal non plus, mais il cabriole trop autour de M. de Labriolle.

Comme on le voit, il y aura toujours des casseurs de sucre.

Tout ça c'est *ben* beau, dit le bonhomme Baptiste, en allumant sa pipe ; on voit bien que ces gens-là, ont *tétés* à l'école, mais *batèche*, ça ne vaut pas le député ce par *cheux* nous, ni le curé de *not'* paroisse.

Le bonhomme a raison car, aujourd'hui, c'est plutôt la forme que le fond qu'on recherche, et on juge un orateur plus par ses gestes que par ses paroles. C'est tellement vrai, que beaucoup de gens vont au sermon, à la conférence, voire même au théâtre—pardon !—uniquement pour voir la mise en scène, pour étudier la diction, les effets oratoires... pour ensuite les copier.

Aussi, les entendez-vous dans la vie publique, dans les salons et conversations, prononcer certains mots avec un roulement de tonner-r-r-e et appuyer sur les finales avec le sans-gêne d'un malotru qui vous écrase les pieds. Et si vous leur en faites charitablement la remarque, ils se drapent d'une indignation tragique et vous répondent :

—Mais, mon cher, c'est ainsi qu'on *pr-r-rononce* à la chaire... *eu*, à la tribune... *eu*, au théâtre... *eu*...

C'est possible, même vrai, mais dans la vie ordinaire on ne doit pas parler comme un orateur, de même qu'on ne doit pas marcher comme on marche au théâtre.

Quand le grand Berryer demandait un verre d'eau à son domestique, un prétentieux au beau langage aurait pu prendre le serviteur pour le grand orateur.

Quand donc aurons-nous ici un cours d'élocution et de prononciation... vrai ?

\* \*

Dans les soirées de famille qu'on donne au Monument National, on a coupé *Les crochets du père Martin* pour les besoins de la cause. C'est-à-dire que Dame Critique a coupé de ses ciseaux. Cela me paraît aussi barbare que le *Télémaque* revu, corrigé—et j'ajoute amoindri—qui m'est dernièrement tombé sous la main. Du haut de sa dernière demeure, de ces sublimes Champs-Élysées qu'il a si admirablement décrits et qu'il doit habiter, le charitable archevêque de Cambrai a dû rire, mais je doute que les auteurs des *Crochets* aient la même magnanimité.

Voyez-vous d'ici un monsieur qui couperait le bout du nez d'une statue de Phydias, sous prétexte que ce nez lui déplaît. Ce serait à lui couper les bras, tout comme on l'a fait à la Vénus de Milo, parce que, comme disait Calino à son fils... elle se mettait les doigts dans le nez.

\* \*

Cette coupe qui pourrait s'appeler *Coupe Nationale*, me fait tout autant rêver que les mêmes mots : *Coupe Nationale* qui s'étalent pompeusement, à titre d'annonce, sur une maison de la rue Saint-Denis.

Passant dernièrement avec un Français, fraîchement débarqué, devant la dite maison, il me demanda si c'était un établissement pour la coupe des arbres ou

des cheveux. Comme je n'en savais rien, nous nous adressâmes à un agent de police qui nous dit que c'était là qu'on jouait aux cartes.

—Ah ! je comprends, s'écria le Français... c'est là qu'on... coupe.

\* \*

Mû par un sentiment de haute et noble philanthropie, Messieurs les hôteliers, dans une de leurs réunions, ont crié haut et ferme contre les loteries qui appauvrissent et démoralisent le peuple.

Nous ne saurions trop les applaudir, car, en effet, les loteries sont une des plaies de notre époque. On joue sur tout.

Nous préférons que ce soit la loi qui intervienne en pareille matière, car, non seulement nous connaissons beaucoup d'hôteliers qui jouent, mais presque tous ont des boîtes à attrape-sou, qui pour la cure par l'électricité, qui pour entendre un air de musique, qui pour voir des photographies plus ou moins... hum !... et nous nous demandons si, en leur âme et conscience, les hôteliers ne prêchent pas pour leur paroisse, car chaque billet de loterie représente un verre de bière ou de whiskey.

Or, comme de deux maux il faut toujours choisir le moindre, je me demande s'il ne vaut pas mieux acheter un billet de loterie plutôt que de le boire...

\* \*

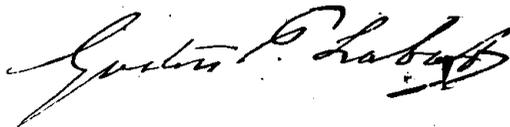
En homme d'impartialité et de progrès, le général Hutton, nouveau commandant de la milice, a émis l'idée que messieurs les officiers militaires devraient à l'avenir, apprendre la langue française. Bravo ! général, le pays vous en sera reconnaissant. C'est un signe de progrès de notre époque, car il y a vingt ans je soumettais la même idée dans *La Revue Militaire Canadienne*, que j'avais fondée, idée qui m'a valu des ennemis, et revue qui est tombée depuis dans des mains anglaises. Si je signale ce fait, c'est qu'il y a à Ottawa des ministres, des sous-ministres et des aspirants ministres qui mangent chaque jour du Canadien, parce qu'ils ne le comprennent pas. Ils devraient pourtant se rappeler ce que Jos. de Maistre a dit du Pape : "Celui qui en mange en crève."

\* \*

Un voile noir vient de tomber sur la scène tragique et sanguinaire du drame de Saint-Canut. Maintenant que ce sombre dénouement a satisfait la justice des hommes, entourons d'une paix silencieuse les condamnés qui ont payé leur dette. Si je dis cela, c'est qu'on voit encore au *Monument National*—monument qui ne devrait contenir que nos gloires Canadiennes—on y voit, dis-je, l'annonce et le tableau du meurtre de Saint-Canut.

À l'intérieur, on voit même le drame de Rawdon, le meurtrier de Valleyfield, côtoyant Mgr Fabre, le regretté Mercier, notre sainte Jeanne d'Arc et toutes les gloires qui ont fait le Canada.

Tout cela est de fort mauvais goût.



## M. FÉLIX FAURE, DÉCÉDÉ

(Voir gravure)

Nous reproduisons aujourd'hui la scène de la mort de M. Félix Faure, président de la République française, décédé si inopinément dans la nuit du 16 au 17 février dernier.

Lorsque nous avons annoncé sa mort, nous avons exprimé notre espoir qu'il aurait eu un prêtre à ses derniers moments. Nous avons lu avec une réelle émotion, le récit que nous a donné *La Croix* de Paris, d'une interpellation à la Chambre des Députés de Paris, interpellation faite par un franc-maçon s'indignant de voir le corps du président passer par Notre-Dame de Paris—pensez donc, une église dédiée à la

divine Mère, toute bonne, toute compatissante, même pour les malheureux francs-maçons qui reconnaissent leur erreur !

Cette interpellation donna lieu à une attestation sous serment de M. Le Gall, le secrétaire particulier du président ; et cette attestation, publiée dans les journaux de Paris, dit que le président demanda deux fois le prêtre, et cela deux heures avant sa mort !—On se rappelle qu'il n'a été malade que trois heures, et sans connaissance seulement une demi-heure : de 9½ à 10 heures du soir.

Ce sont des médecins qui ont empêché M. le curé de la Madeleine de l'administrer : il est bon d'établir les responsabilités de chacun. Ce fut M. l'abbé Renault, vicaire à Saint-Philippe du Roule, qui donna l'absolution *in extremis*.

Le Bon Dieu aura vu la bonne volonté du président, qui d'ailleurs nous dit la *Croix*, a récité le *Notre Père*, s'arrêtant précisément à ces mots après lesquels il n'en a plus prononcé aucun autre : "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés..."

Les francs-maçons de la Chambre des Députés en furent pour leurs frais—et Dieu aura pardonné à son serviteur—!

## LE NOUVEAU PRÉSIDENT

(Voir gravure)

Nous publions aussi, en ce même numéro, le portrait du nouveau président de la République française, M. Loubet, de son épouse, de sa mère : car il a le bonheur de posséder encore sa mère.

Sera-t-elle Véturie, et Mme Loubet agira-t-elle comme Volumnie, quand il sera question de sauver Rome et la France ? C'est ce que nous verrons. Mais nous savons que M. Loubet, malheureusement, n'est bien loin d'un Coriolan !

Le nouveau Président de la République française est né à Marsanne (Drôme).

Il est âgé de soixante et un ans.

Il fut avocat à Montélimar, conseiller municipal de cette ville et enfin maire.

Révoqué de cette fonction le 16 mai 1877, il y fut rétabli aussitôt. Conseiller général du département de la Drôme depuis 1871, il a été à diverses reprises président de cette assemblée.

Aux élections générales législatives de 1876, il fut élu député de l'arrondissement de Montélimar.

À la Chambre, M. Loubet prit place à la gauche républicaine. Il fut l'un des 363 députés qui refusèrent leur confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu en 1877 et en 1881. Il posa ensuite sa candidature en 1885 lors du renouvellement du Sénat et fut élu sénateur de la Drôme.

M. Loubet devint ministre des travaux publics dans le premier cabinet Tirard, du 12 décembre 1887 au 3 avril 1888.

Il fut chargé, le 20 février 1892, de former un cabinet après la chute de M. de Freycinet. Le 28 novembre 1892, le cabinet Loubet tombait sur l'interpellation de M. Delahaye, (scandales du Panama). M. Loubet conserva le portefeuille de l'intérieur jusqu'au 10 janvier 1893, dans la combinaison Ribot, qui suivit. Il donna sa démission et fut remplacé par le président du conseil le 7 janvier 1894 et réélu sénateur de la Drôme.

Le 10 janvier 1896, M. Loubet fut élu président du Sénat en remplacement de M. Challemel-Lacour et il a été réélu chaque année à ces hautes fonctions.

Ayons des qualités pour en faire usage, non pour en faire parade.—CH. ROZAN.

Il me semble que je n'ai été qu'un enfant jouant sur le bord de la mer et trouvant, tantôt un caillou plus poli, tantôt un coquillage plus joli que les autres, tandis que le vaste océan de la Vérité s'étendait inexploré devant moi.—NEWTON.

## EVOCATIO

A mon amie G.-Z. B...

*Sous les rayons neigeux d'une lune d'opale,  
Obscurcie à demi dans son vol sur l'azur  
Par un nuage brun aux nuances gris pâle,  
Déroutant ses replis dans le firmament pur ;*

*Sur un lac endormeur où les clartés douteuses  
De la sœur du soleil promènent doucement  
Leurs reflets argentins en vagues onduleuses  
Parmi les joncs penchés capricieusement ;*

*Dans un léger esquif qui projette son ombre  
Sur l'onde miroitante, à la merci des flots  
Disant avec candeur, tout près, dans la pénombre,  
Leur éternel refrain de ris et de sanglots ;*

*Au milieu du silence imposant de la grève,  
Lorsque tout dort, le soir, hors le vent sous les bois,  
La douce Jeannetta, le regard perdu, rêve  
Aux charmes envolés des amours d'autrefois.*

*Antonio Pelle tieri*

## LE CONTRAT SOCIAL

Chaque époque a ses combats, chaque siècle a son mot d'ordre, et le XIXe siècle n'échappe pas à la loi universelle. Il ne s'agit plus, pour nous, de défendre la chrétienté contre le fanatisme sanguinaire des Sarrasins ; nous n'avons pas à délivrer le saint Sépulchre aux cris de : Dieu le veut ! et les guerres de religion elles-mêmes ne sont plus qu'un fait d'un passé déjà lointain. Pourtant, tous les hommes politiques s'accordent à dire que nous traversons une crise épouvantable. Une vague dévastatrice sape les fondements de la société contemporaine ; les digues qu'on lui oppose, elle les renverse, et, rugissant et grossissant toujours, elle poursuit son immense travail de nivellement en engloutissant tous les sommets : c'est la Révolution. "Étouffons la Révolution," crie-t-on de toutes parts. Et les gouvernements passent des lois préservatives, et les gouvernements s'entourent de puissantes armées, se bâtissent des flottes formidables, et la Révolution grandit toujours. Chaque jour, anarchistes, socialistes, radicaux, deviennent plus nombreux, plus forts, plus audacieux. Sans doute, de tout temps il y eut des perturbateurs de l'ordre public ; mais tandis qu'autrefois l'on se contentait de détrôner un roi pour en couronner un autre, ou tout au plus de changer la forme monarchique d'un gouvernement en la forme républicaine ; aujourd'hui, l'on poursuit ouvertement, on professe comme un principe la suprématie de la multitude, c'est-à-dire l'abolition de toute autorité.

Quelle est donc la source de ce principe néfaste qui a déjà semé tant de ruines dans la société ? Je n'hésite pas à le dire, messieurs, c'est le *Contrat social* de J.-J. Rousseau !

Oui, J.-J. Rousseau doit être regardé comme le premier auteur de nos calamités sociales !

"Les grands hommes ont toujours un petit grain de folie," dit un vieil adage ; mais si l'on pouvait dire avec non moins de raison que "les grands fous ont quelquefois un petit grain de génie," on condenserait assez bien, je crois, toute la vie de J.-J. Rousseau. En effet, quand on voit un homme dont l'éducation première s'est bornée à lire les romans de la Calprenède, de Richardson et quelques auteurs latins, en arriver, par ses seuls talents naturels, à se bâtir une renommée qui faisait trembler Voltaire pour sa propre gloire, on est tenté de s'écrier : "C'est un génie !" Mais quand on voit ce même homme passer sa vie à se contredire, employer toutes les ressources de sa logique pour se démontrer clairement à lui-même qu'il manque absolument de logique ; surtout quand cet homme a pu écrire sérieusement le *Contrat social*, on ne peut s'empêcher de dire : "Décidément, c'est un fou !"

Mais qu'est-ce donc enfin que le *Contrat social* ? C'est ce que nous allons nous efforcer d'étudier brièvement,

en examinant d'abord les contradictions du *Contrat* en lui-même ; et, en second lieu, les conséquences aussi funestes qu'absurdes qui en découlent naturellement.

Au commencement, dit l'Écriture Sainte, Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Il enrichit son intelligence de connaissances variées et profondes, orna son cœur des plus nobles qualités et lui conféra le suprême domaine sur tous les autres animaux. Au commencement, dit Rousseau, l'homme était un animal sauvage, ennemi de toute société, même de la société conjugale, se nourrissant de glands, et apprenant des animaux à exprimer les différentes affections de son âme, par des cris et des gémissements.

"En considérant l'homme tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous ; je le vois se rassasier sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits."

Privé de raison, l'homme possédait néanmoins l'inestimable trésor de la liberté : "La distinction spécifique de l'homme, dit Rousseau, n'est pas tant l'entendement que sa qualité d'agent libre."

En un mot, l'homme était une bête libre, l'homme était doué de la liberté sans connaître la liberté, l'homme pouvait choisir entre le bien et le mal, sans savoir ce qu'était le bien, sans savoir ce qu'était le mal.

Et pourtant, l'homme se lassa d'un si parfait état. Un jour, jour néfaste selon Rousseau, il voulut se former en société. Qui donc avait pu lui inculquer l'idée de la société ? Quel motif le poussait à préférer les bienfaits de la vie sociale qu'il ne connaissait pas, aux douceurs de sa glorieuse indépendance ? Vit-on jamais une tribu d'Iroquois jeter là carquois et flèches, pour cultiver la terre et se bâtir des villes ? Et de nos jours, quel attrait la civilisation américaine exerce-t-elle sur les sauvages que la grande république renferme dans son sein ? L'Indien, dit J. de Maistre, n'a emprunté à l'homme civilisé que l'arme à feu pour tuer les visages pâles, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même. Mais les sauvages primitifs n'étaient pas des sauvages ordinaires, et plus ils y pensaient, plus ils se pénétraient de la nécessité d'une société.

Alors, poursuit Rousseau, tous les hommes se réunirent dans une vaste plaine. Je dis tous les hommes, car un seul absent aurait suffi pour annuler le contrat, selon cette parole de Rousseau lui-même : "La loi de la pluralité des suffrages est elle-même un établissement de convention, et suppose, au moins une fois, l'unanimité." Ici, une question se présente tout naturellement à notre esprit. Comment tous les hommes ont-ils pu se trouver réunis, en même temps, dans un même lieu ? Car enfin, ne vivant pas en société, ils devaient être disséminés sur une étendue de terrain plus ou moins considérable. Envoya-t-on des hérauts, qui convoqueraient le peuple pour un jour déterminé ? Mais des hérauts supposent un supérieur, et il n'y avait pas de supérieur. Assurément, l'on ne peut invoquer un penchant naturel, une inclination instinctive, car alors la société serait naturelle à l'homme, et à quoi bon un contrat social ? Sans compter que dans ces temps barbares, l'on ne connaissait ni le télégraphe, ni le téléphone, et les machines à vapeur elles-mêmes n'étaient encore pas inventées.

Enfin, l'essentiel, c'est qu'ils se réunirent, et les délibérations commencèrent. Vous représentez-vous, messieurs, ces États-Généraux du genre humain discutant sur la plus grave question qui se soit jamais dressée en face de l'intelligence de l'homme ; voyez-vous ces hommes délibérer, non pour modifier une constitution déjà existante, non pour déterminer quelle forme de gouvernement il est préférable d'adopter : leur tâche est beaucoup plus difficile ! Ils doivent, en ce jour solennel, ajouter un nouvel élément à la nature humaine ; ils doivent statuer et décréter que désormais les hommes vivront en société, et que, dans chaque société, il y aura une personne physique ou morale, investie du pouvoir suprême. Et pourtant, ces hommes n'ont pas encore la raison, ces hommes n'ont

jamais eu d'autres instituteurs que les animaux, et ils discutent et ils délibèrent ! Mais qu'est-ce donc qu'une délibération sans raisonnement ? Comment ont-ils pu se communiquer leurs impressions intérieures ? Par des signes ? Encore ces signes, pour être compris, auraient-ils dû être conventionnels, et ces hommes ne s'étaient jamais vus. Par des mots ? Mais les mots ne sont-ils pas l'expression des idées, et quelle idée peut germer dans un crâne sans cervelle ?

Et que J.-J. Rousseau ne vienne pas nous dire qu'à l'époque du *Contrat social* les hommes s'étaient débarrassés de la tutelle des bêtes et qu'ils s'étaient créé un langage ; car nous lui répondrions que chaque homme, vivant isolé, il y aurait eu autant de dialectes que d'individus, et son faux fuyant ne peut servir qu'à hâter de plusieurs siècles la confusion des langues.

N'empêche qu'après de laborieux efforts, nos ancêtres accouchèrent d'un contrat qui n'est pas mal du tout... pour des sauvages.

En voici la teneur telle que l'a traduite J.-J. Rousseau :

*Art. I.*—Nul homme ne peut être engagé dans la société, ni soumis légitimement au pouvoir politique, que par sa propre volonté ;

*Art. II.*—Tous forment avec chacun un pacte par lequel ils livrent sans réserve leur personne et tous leurs droits au corps politique qui résulte de l'association de tous ;

*Art. III.*—Ce corps ou l'administration qui le représente et le dirige, peut disposer de tout à son gré ; car son pouvoir provenant de la volonté de tous, est illimité ;

*Art. IV.*—Ce pacte social peut être dissous par le peuple, non-seulement lorsqu'il a été violé, mais encore par son pur caprice.

Ai-je bien lu, Messieurs ? Peut-on concevoir un précis plus complet d'absurdités et de contradictions ? D'un côté, le citoyen sacrifie tous ses droits, et ne devient qu'un pur instrument passif ; de l'autre côté, il ne perd aucun de ses droits, mais semble plutôt en avoir acquis un nouveau : celui de déposer à volonté le prince qu'il a fabriqué. D'un côté, le citoyen ne connaît pas d'autre frein que son bon vouloir : il peut transgresser toutes les lois, mépriser tous les devoirs, et peut, pour se distraire, exciter autant de séditions qu'il lui plaira ; de l'autre côté, l'administration a la haute main sur toutes les actions des citoyens ; pas un mot, pas un geste, pas une pensée qui ne soit sous le contrôle du prince ; et les consciences elles-mêmes doivent être moulées à l'effigie de l'État. D'un côté, la licence et l'anarchie ; de l'autre un despotisme si effrayant, qu'il détruit les premiers principes de la moralité ! Car qui peut défendre la morale contre les attaques d'un pouvoir illimité ?

Que sont les lois éternelles, naturelles et divines, devant un décret d'une puissance sans bornes. Droits et devoirs, relations essentielles entre Dieu et l'homme, entre l'homme et ses semblables, liberté civile, liberté personnelle, tout s'ébranle, tout croule, tout s'effondre. Seul l'État reste debout ; et Dieu lui-même, si Rousseau daigne admettre son existence, doit se courber devant la puissance civile. Aujourd'hui, vous êtes possesseur de grands biens ; demain on statuera que la propriété c'est le vol ; aujourd'hui, le père commande et le fils obéit ; demain le père devra s'incliner devant les ordres de son fils : l'État le veut ainsi. Aujourd'hui on honore la vertu et on punit le vice. L'homme intègre peut marcher le front haut ; le citoyen zélé reçoit sa récompense dans les louanges de ses concitoyens, on estime la fidélité conjugale, on vante la pureté, on exalte le courage ; tandis que dans les bagnes s'engouffrent les bandits, et que la guillotine décapite les meurtriers. Vienne un décret de l'État, et les assassins deviennent juges, les prisons se peuplent d'honnêtes gens, et les places publiques regorgent de brigands ; vienne un décret du peuple, et le vice sera acclamé, la polyandrie sera licite, l'adultère deviendra une vertu et la prostituée recevra de l'encens. Le bien et le mal, le mérite et le démérite, tout change au caprice de l'État.

Tout vient de l'État et retourne à l'État. L'État peut établir une religion, et tout citoyen, dit Rousseau, est tenu de la pratiquer sous peine de mort. L'État

saue et l'Etat damne, l'Etat détruit les cieux, l'Etat comble les enfers.

Et pourtant cet Etat, ce corps administratif que le Contrat social arme d'un pouvoir aussi redoutable, est réduit par ce même Contrat social à une impuissance absolue. Ce dieu Etat, qui étroit tout, qui broie tout, un caprice, une fantaisie peut le terrasser demain. L'Etat peut bien mépriser les droits naturels que chacun possède à la propriété, au mariage, à la liberté civile et personnelle, et pourtant ceux dont il viole ainsi les droits les plus sacrés sont les vrais rois, les seuls dépositaires de l'autorité. Que dis-je ? au moment même où l'administration décrète ces lois tyranniques, tout le pouvoir est aux mains du peuple ! L'autorité, dit J.-J. Rousseau, réside essentiellement dans le peuple d'une manière inaliénable. Et il ajoute : "La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point, elle est la même, ou elle est une autre : il n'y a point de milieu."

Que deviennent alors les princes, les députés, les sénateurs ? Rousseau nous l'apprend : "Les députés du peuple ne sont ni ne peuvent être ses représentants ; ils ne sont que ses commissaires, ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi."

Faites donc des lois, princes, députés, sénateurs. Faites-les nombreuses, interminables, indéchiffrables ; c'est votre métier, gagnez consciencieusement votre salaire, et quand votre besogne sera terminée, si le peuple ne daigne pas approuver vos lois, elles seront par le fait même nulles et sans effets.

"L'Eglise libre dans l'Etat libre," criait le libéralisme. "Le citoyen libre, indépendant, dans l'Etat despotique," clame J.-J. Rousseau. L'Etat peut tout commander, le citoyen peut tout mépriser ; le prince possède un pouvoir absolu sur le citoyen, le citoyen possède un pouvoir non moins absolu sur le prince ; et nous avons ce singulier phénomène du droit auquel correspond non pas une obligation, mais un droit diamétralement opposé.

Voilà le dédale de contradictions dans lequel nous entraîne le Contrat social. Avons-nous raison de nous en étonner ? Messieurs, donnez pour source à notre Saint-Laurent un lac de fiel, et le Saint-Laurent ne roulera que des flottés de fiel ; prenez pour base d'un système un principe faux, et il n'en découlera que des absurdités.

Et quel est donc le principe sur lequel s'appuie le Contrat social ? Ecoutez, J.-J. Rousseau va nous l'apprendre : "Tout homme étant né libre et maître de lui-même, nul ne peut, sous quelque prétexte que ce puisse être, l'assujettir sans son propre aveu."

De prime abord, la proposition paraît séduisante ; c'est si beau la liberté ! Mais, hélas ! je sais bien que, par le seul fait de ma naissance, je suis chargé d'une foule d'obligations. Ma seule naissance m'a placé sous l'autorité paternelle. Ma seule naissance dans une colonie britannique m'a soumis aux lois anglaises.

Qui oserait prétendre que le citoyen peut refuser d'obéir aux lois de son pays ? Et pourtant, nul n'est venu quand nous étions encore en bas âge, nous lire au nom de l'Etat le *Code Civil* de la province de Québec et nous demander si nous voulions bien en accepter tous les articles. Je sais bien que Rousseau dit quelque part : "Quand l'Etat est constitué, le consentement est dans la résidence ; habiter le territoire, c'est se soumettre à la souveraineté." Mais ailleurs il ajoute : "La famille, les biens, le défaut d'asile, la nécessité, la violence peuvent retenir un habitant dans le pays malgré lui, et alors son séjour seul ne suppose plus son consentement au contrat."

Quand donc le gouvernement passera une loi pénible, quand il imposera de lourdes taxes, chaque citoyen pourra refuser d'obéir, alléguant qu'il n'est demeuré jusque-là dans sa patrie que par crainte de manquer d'asile ailleurs, que pour garder ses biens, que pour subvenir aux besoins de sa famille, et alors... seuls les vieux garçons n'aurait peut-être pas d'excuses et devront payer. Mais combien plus désastreux

encore sont les effets de ce principe si on l'applique aux relations qui existent entre les enfants et les parents ! L'enfant naît libre, l'enfant ne doit pas obéissance à ses parents. Alors, que devient l'éducation ? Comment le père pourra-t-il diriger son fils dans la voie du bien, former son cœur à la pratique de la vertu, si le fils n'est pas tenu d'obéir aux conseils de son père ? Que devient la société domestique sans l'autorité paternelle, puisque l'autorité est essentielle à toute société ? La famille n'est plus qu'une agglomération d'individus, sans aucune unité morale ; le père, la mère, les enfants : tous égaux, tous possédant les mêmes droits, jouissant des mêmes privilèges. Dès lors la société civile ne se compose plus de familles, puisqu'il n'y a pas de familles, mais d'individus ; et nous marchons à grand pas vers l'Etat père de famille, vers l'Etat maître d'école, vers l'Etat père nourricier de tous les citoyens.

Non, Messieurs, l'homme ne naît pas libre. Du moment où il reçoit l'être, des obligations nombreuses, variées, accablantes peut-être, le guettent, en rangs pressés, à la porte de la vie.

Mais qu'ai-je fait ? Je m'évertue à prouver l'inanité du principe, fondement du pacte social, et je ne m'aperçois pas que je me prive de l'arme la plus redoutable contre le pacte social. Car Rousseau, rendons-lui justice, prévoyant que son contrat serait battu en brèche, y a renfermé tous les instruments nécessaires à sa démolition.

EMERY BEAULIEU

(La fin du prochain numéro)

### LA JOYEUSE LEGENDE DES LARMES (\*)

Ils étaient deux moines du même sang, au couvent de Fiesole, deux frères, deux artistes : l'un peintre, Angelico ; l'autre sculpteur... Je n'ai pu trouver son nom nulle part, la gloire elle-même l'a oublié.

Angelico achevait une fresque, son frère une statue, deux chefs-d'œuvre.

Les deux moines avaient lutté de génie, dans cette double représentation de la Mère de Dieu, dont l'une était un poème de couleurs, l'autre un poème de marbre.

Le peintre achevait d'aureoler la tête de sa Madone, et l'or blond de sa palette étincelait encore au bout de ses pinceaux ; le sculpteur eût volontiers nimbé sa Vierge d'une couronne, mais...

Et la même pensée venant sans doute à l'esprit des artistes agenouillés, — les chefs-d'œuvre se faisaient à genoux en ce temps-là, — le peintre jeta un regard à la statue sans diadème, et le sculpteur, triste, contempla la Vierge couronnée de la fresque.

— De quoi couronneras-tu ta Madone ? lui murmura Angelico, en la douce langue d'Italie, qui semble, à ceux qui la connaissent, une perpétuelle chanson.

— Je ne sais, répondit le moine-sculpteur.

— Prions, continua le peintre.

Et les deux moines, les bras en croix, laissant tomber ciseaux et palette, prièrent.

Leurs grands yeux clairs, levés au ciel, reflétaient lointainement, en leur vivant miroir, la flamme de ces deux incendies allumés dans leurs âmes : la Foi et l'Art.

Dans la salle silencieuse où ils priaient, en cette tombée de la nuit, nul bruit que celui de leurs poitrines haletantes et nulle lumière, que le dernier rayon pâle d'un soleil couchant.

Sur le dallage du stuc noir veiné de rose, à ses genoux, Angelico crut entendre comme le bruit ténu d'une goutte d'eau qui tombe, en la solennelle solitude d'une grotte, des voûtes en bas, dans le pur bassin d'une eau tranquille ; distrait dans son oraison, le moine pencha ses yeux emplis de prières, et ses regards rencontrèrent sur le sol, une perle merveilleusement taillée qu'irisait des sept couleurs de l'arc-en-ciel la brisure d'un rayon de soleil.

Et sans parole, d'un geste, tirant son frère de son extase, le peintre montra du doigt la perle au sculpteur.

(\*) Contes Inquiets, chez O. Schepens et Cie, Bruxelles.

Sous leurs yeux devenus attentifs, mais cette fois avec le bruit clair et sonore d'une larme de cristal, une deuxième perle tomba.

Les deux moines, par une identique pensée, regardèrent la statue de Marie qui déjà se dressait, magnifique et de toute sa taille, hors de l'immaculée blancheur d'un bloc de Carrare.

Un seul cri, — le cri de l'admiration est unique, comme le mot de l'amour, — un seul cri s'échappa de la poitrine des religieux-artistes.

Les yeux de la statue étaient pleins d'étincelantes pierreries pareilles à celles déjà tombées.

La Vierge de marbre pleurait des larmes de diamant. Mais non, elle ne pleurait pas, elle sanglotait la Mère de Dieu, et les larmes diamantées roulaient maintenant de ses yeux sur ses joues, et tombaient incessantes et cristallines, avec un bruit de grêle contre les vitraux, sur le pavé de stuc noir veiné de rose.

Il en tomba dix, cent, mille ; le sol, au pied de la statue, semblait un fantastique coffret de joaillier ou de tailleur de diamants entr'ouvert, et le dernier rayon de soleil, brisé aux facettes de ces pierreries, demeurait là, en ces rares cristaux, comme un glorieux prisonnier de lumière.

Le sculpteur comprit ce que la Religion et l'Art voulaient de lui :

— Merci, merci, merci, — pria le moine, en une exultante action de grâce.

Et subitement à ce merci du moine-artiste, comme si la source en fût tarie, ces merveilleuses larmes cessèrent de couler des yeux de la Vierge ; en même temps, pour attester le prodige, il en demeura deux, les plus pures de ces larmes, les plus beaux de ces diamants, au fond de ces grands yeux de marbre vivant.

Le sculpteur enchâssa, dans l'or très fin d'un large diadème, toutes les perles pleurées, comme des larmes, par les yeux de la Vierge et l'en couronna.

Sur le socle de la statue, on lit cette inscription, que les pieuses lèvres des moines, se succédant depuis des siècles, dans les cloîtres de Fiesole, au pied de la statue miraculeuse, ont à demi-effacée de leurs baisers :

"Je t'ai fait une couronne de tes larmes."

ENVOI

Notre couronne, à nous aussi, sera faite de nos larmes, ces diamants vivants que la souffrance fait couler de nos yeux et que recueillent nos invisibles gardiens, les Anges.

Bienheureux donc ceux qui pleurent !

POL DEMADE.

### L'OREILLE FINE

Monté sur une chaise pour attraper une mouche bleue, j'accroche soudain la glace. Ses clous usés cèdent. Elle se renverse et pousse la pendule qui entraîne avec elle les chandeliers, le pot à tabac et les deux grands vases vides.

Tout s'écroule et se brise.

J'ai peut-être démoli la cheminée et je reste longtemps frappé de stupeur, comme si je regardais à mes pieds un tonnerre éclaté.

Le chien aboie dans la cour.

De la chambre voisine, grand-père, malade et couché, m'appelle :

— Il me semble que j'ai entendu un bruit, petit ? qu'est-ce donc ?

— Rien, grand-père, dis-je sans savoir ce que je dis, j'ai laissé tomber mon porte-plume !

— Ton porte-plume, petit ! ton porte-plume !

Grand-père n'en revient pas ; il se soulève sur un coude, montre une bonne figure contente, et me tapotant sur la joue :

— Hein ! petit, moi qu'on croyait déjà sourd, comme j'ai encore l'oreille fine !

JULES RENARD

La contrariété, c'est le buisson d'épines qui empêche le bonheur de pénétrer jusqu'à nous. Buisson qui croît sur tous les chemins, sous le ciel le plus beau.

## ELEGIE

IL AVAIT VINGT ANS  
(Dédié à Mme J.-A. M...)

Stabat Mater !

*Octobre, dans les bois, semait ses feuilles mortes...  
Il partit, votre fils, pour un climat lointain,  
Conjurant le savoir et les brises plus fortes  
De fléchir, une fois, l'inflexible destin !*

*Sur son front radieux, — dérision amère !  
Où la mort, par avance, avait fixé sa main,  
Vous posez, inquiète, un long baiser de mère,  
Suppliant l'Éternel de fleurir son chemin.*

*Et lui, dont le nom seul fuit tressaillir votre âme,  
Entr'ouvrant ses deux bras aux vôtres entr'ouverts,  
Sentit poindre en son sein une nouvelle flamme,  
Et gagna, plein de foi, les printemps sans hivers.*

*Souhaits et lettres d'or, comme un pont sur la rive,  
Unirent vos deux cœurs à l'espoir du retour ;  
Mais le Dieu d'Abraham, sans lequel rien n'arrive,  
Voulut dans Anatole éprouver votre amour !*

*A son pâle chevet on vit sa tendre femme,  
Dans des nuits sans sommeil, purer à tout danger.  
C'était l'ordre divin, le ciel voulait cette âme :  
Le cyprès remplaça les fleurs de l'oranger !*

*L'inexorable mort n'écoute rien sur terre :  
Ni le père en sanglots, ni les larmes de sœur.  
Ses délices, à elle, errante et solitaire,  
C'est clover au cercueil nos espoirs de bonheur !*

\* \*

*L'Atlantique au navire ouvrant ses flots immenses,  
Laisa, vers nos clochers, ses restes revenir ;  
L'horizon du départ tout drapé d'espérances,  
Avait fait place, hélas ! au plaintif souvenir.*

*Qui prête maintenant un doux éclair de vie  
Au portrait suspendu, souriant, au salon,  
Et que l'on interroge aux heures d'agonie  
D'un œil mélancolique, en murmurant son nom ?*

*Parfums du souvenir, ô cannelle, ambrosie !  
Que naguère chantait Rachel pleurant ses fils.  
Doux appels à l'absent, vibrante poésie,  
Qui montent de la terre au Dieu du crucifix !*

*Et puis, mère, il viendra le doux lever d'aurore  
Chassant devant ses pas l'exil avec ses pleurs :  
Regardez-le venir le Maître qu'on adore  
Portant la délivrance aux loyaux serviteurs !*

\* \*

*Consolez-vous, madame, en pensant que la vie  
N'est pour l'homme, ici-bas, qu'un passage d'un jour,  
Et qu'il vous faut, debout, telle autrefois Marie,  
Sacrifier l'holocauste au trépid de l'amour !*

*Afin que dans le ciel, où renaît la famille,  
Vous soyez avec lui, tout près du Sacré-cœur  
Superbe et rayonnant, comme un astre qui brille,  
Et qui fut de la mort le glorieux vainqueur !*

*Philippe Huot.*

## UNE TEMPÊTE AU LAC SAINT-JEAN

NOTES DE VOYAGE

La présence d'un aigle, au moment de notre départ, me semble d'un bon augure, et je prends place dans le canot en fredonnant de gais refrains, que je ne tardai pas à remplacer par une attentive et silencieuse observation des bords que nous côtoyions, en même temps que je scrutais tous les points du ciel minutieusement, pour bien m'assurer que notre voyage se ferait sans contre-temps fâcheux.

La matinée se passa délicieusement. C'était une de ces matinées de fin de septembre, restes égarés de l'atmosphère qui entourait nos ancêtres dans le paradis terrestre. Nous suivîmes avec un soin scrupuleux les contours du lac, en les interrogeant d'un œil inquisiteur, et, vers midi, ayant aperçu une petite crique qui se dissimulait dans un cadre de feuillage

doré et velouté, nous atterrîmes pour nous dégourdir et prendre le dîner. Après la sieste de rigueur sous l'épais ombrage, et après une bonne longue marche sur la rive caressée par les petits flots badins du lac, nous reprîmes le canot afin d'arriver avant la fin du jour à l'embouchure de la Péribonka.

A peine avions-nous fait quelques milles avec cette vitesse égale et mesurée, qui est la règle des canotiers, qu'il me sembla sentir d'étranges et rapides frissons courir autour de nous, la surface du lac s'assombrir, s'agiter inquiète et frémissante, comme un malade à l'approche d'une crise, tandis que déjà de l'horizon lointain de gros nuages s'élevaient, s'avançaient et se déployaient avec hâte dans le ciel subitement envahi et emprisonné ; nuages de plus en plus lourds, qui prenaient en un instant les formes les plus monstrueuses, les plus invraisemblables, comme des cauchemars dans l'horreur de la nuit.

La rapidité avec laquelle les tempêtes se forment sur les grands lacs est presque foudroyante. Un œil exercé, en scrutant tous les points de l'horizon, peut suivre avec peine la formation précipitée de l'orage qui se prépare ; on le voit encore loin, quelques gouttes de pluie tombent et, en une seconde, c'est un torrent.

Le vent, soufflant de terre, nous poussait au large ; Horace et le canotier se courbèrent sur leurs avirons et prirent en face l'assaillant. Une lutte s'engagea, muette, acharnée, indomptable, le vent déployant son aveugle fureur et l'homme sa volonté et sa détermination de le vaincre. Les grands arbres de la rive, élanés, droits, courbaient leur tête sous la charge impétueuse de l'ouragan, mais la relevaient aussitôt, plus altière, comme un défi, et semblaient applaudir, à chaque coup d'aviron porté comme une riposte à la résistance inattendue de ce frêle esquif, de cette planche d'écorce que la volonté de deux hommes maintenait en équilibre sur un gouffre orageux.

Le canot gagnait quelques brasses vers le rivage, mais, l'instant d'après, un coup de vent le repoussait encore plus loin, et il fallait lutter de nouveau rien que pour rattrapper le terrain perdu. Le lac grossissait, se gonflait et semblait presque se confondre avec les ombres farouches qui le rassaient en s'enfuyant. On les voyait se former, s'agrandir et s'épandre dans toute l'étendue du firmament ; on les voyait comme fuyant devant une force terrible, descendre du haut des collines lointaines et se dérouler, comme une marée de ténèbres, sur les versants mondés et dans les ravines devenues subitement comme des abîmes mystérieux.

Une angoisse indicible, comme une agonie soudaine, étreignit mon cœur. Je voyais notre petit canot, un instant sur le dos des flots furieux, replonger aussitôt, tête baissée, jusque dans leurs entrailles, et, chaque fois, je pensais que c'était la dernière et que nous allions être assurément engloutis, disparaître pour toujours, pour toujours... en présence de cette rive qui nous tendait pour ainsi dire les bras, et qu'il suffisait de quelques efforts heureux pour atteindre.

Devant nous, à quelques arpents seulement de distance, grelottait et tremblait un tout petit îlot, prisonnier, enfermé dans ce cercle de colères déchaînées qui le battaient de tous côtés à la fois ; il recevait le choc furieux des flots, l'averse des nues et l'assaut des vents, condamné à une expiation muette et solitaire, n'opposant au déploiement de la tempête que des rocs dénudés et de misérables haillons de mousse qui pendaient à ses flancs.

Puis éclata la véritable tourmente. L'éclair fendit la nue et le tonnerre roula comme précipité par un dieu pressé d'extermination. La foudre coupait le ciel en crevasses semblables à des brasiers jetant des lueurs de forge ardente ; elle allait et venait, parcourant les nues comme une furie rendue à la liberté ; et le ciel, devenu d'un rouge de feu dans toute l'étendue de sa voûte, semblait un immense incendie de planètes, allumé pour faire un feu d'artifice digne d'épouvaner un dieu. On voyait au loin l'île aux Couleuvres, tout à fait aveuglée par les flots, apparaître et disparaître, semblable à un énorme cachalot qui plonge et replonge ; le petit canot bondissait sur les vagues ; sous la fouettée de l'orage il se cabrait, craquait dans toute sa membrane, mais ne pliait pas...

Tout à coup, du fond de l'abîme et jusque du sein des éléments déchaînés sortit comme un immense soupir d'apaisement, la tempête qui hurlait s'affaissa et se fondit en une pluie douce, bientôt elle-même dissipée par le soleil qui venait de montrer à l'horizon embrasé sa face sereine, pure, radieuse, majestueusement impassible, aussi tranquille que s'il se fût couché sur un lit de pourpre fixé au firmament.

En quelques instants, il ne restait plus des grands et noirs nuages qui portaient la foudre, que des déchirures, semblables à de vastes loques, qui s'enfuyaient boîteuses, dépenaillées, rasant à la hâte les hauteurs lointaines et emportant, toutes confuses, les restes du tonnerre.

Depuis une heure il ne s'était pas dit un mot sur le vaillant petit esquif. Nous nous regardâmes tous trois Horace, le canotier et moi, comme étonnés de nous revoir ; puis, silencieusement, tous trois, l'aviron à la main, nous nous hâtâmes de gagner l'embouchure de la Péribonka que nous voyions maintenant distinctement et qui approchait et grandissait à chaque instant sous nos yeux.

Nous l'atteignîmes avant la tombée de la nuit et nous nous préparâmes à y dormir, sous un ciel dont l'ouragan avait chassé les souillures et qui entr'ouvrait sa voûte profonde, où les étoiles s'empressaient déjà de prendre place pour ne pas manquer de nous saluer au passage.

Ce fut une nuit comme je n'en avais jamais passée une sur terre. De la féerie tout le temps ; des images et des visions comme il en doit apparaître dans quelque monde fantastique inconnu. La rive longue et profonde autant que sauvage et déserte, couverte d'un sable fin et dur, sur plusieurs milles de longueur et quelques centaines de pieds de largeur, était peuplée de grands troncs d'arbres dépouillés jadis de leurs branches qui s'élançaient droits vers la nue, comme des spectres vivants, et semblaient implorer le ciel de secourir leur détresse. Ils étaient dans notre voisinage à peu près une centaine, assez espacés les uns des autres, et nous leur avions mis le feu à tous. Peu d'instants après, la flamme avait gagné jusqu'à leur sommet, en s'élançant même parfois, tout d'un jet, dans l'intérieur de quelques-uns d'entre eux qui avaient été creusés et vidés par le ravage du temps ou par quelque monstre rongeur. La rive, au loin, éblouissait sous l'éclat de ce brasier, tandis que le lac était sombre comme un crêpe, et qu'au-dessus de nos têtes, les étoiles à pic regardaient stupéfaites, émerveillées de ce spectacle insolite. En arrière, la forêt noire, épaisse, funèbre, retenait ses accents. Par intervalles, un cri d'oiseau, cri solitaire et unique, perçait la nuit mystérieuse, ou bien une brise soudaine et rapide nassait dans le feuillage assoupi. Il y avait un long bruissement, semblable à un soupir agité, et le silence reprenait aussitôt les arbres séculaires, rendus dociles et souples par la molle caresse de la nuit.

Plongé dans une extase qui m'entraînait bien au delà de l'atmosphère de la terre, mais qui, cependant, décuplait l'activité de mes sensations, je percevais, avec une étrange netteté, l'écho des moindres petits bruits dont se compose cet immense concert qui s'appelle une forêt. Le lac, lui, venait murmurer lentement et doucement sur la grève qui ressemblait à un oreiller attendant qu'il se reposât sur elle et s'y endormît. De temps en temps, un vent s'élevait tout à coup et passait en se gonflant, en grossissant la voix, puis, aussi rapidement, tout se taisait de nouveau, et j'admirais cette discipline merveilleuse de la nature, pliée sous l'autorité de lois discrètes, invisibles, impénétrables et cependant toute puissante.

Horace avait distingué des pistes d'ours sur la lisière des bois.

— Ils vont peut-être venir nous voir cette nuit, avait-il dit ; si nous avons cette chance là !...

Pour un ancien du lac Saint-Jean, un ours c'est comme un lièvre ; il ne fait pas plus de cas de l'un que de l'autre. Pour moi, ce voisinage m'agaçait, et je ne me sentais nullement l'envie d'être embrassé par un ours au sein de mon extase. Affaire d'habitude. Par bonheur, les ours fuyaient la lumière qui, au contraire, attire les lièvres. C'est la curiosité qui les pousse ; ils

ne peuvent pas y tenir, ils faut qu'ils viennent voir...

Les grands troncs nus flambaient toujours. Ils frissonnaient, se tordaient, craquaient et gémissaient avec fracas dans l'enlacement de ce brasier qu'un souffle de démon attisait sans relâches. Mais, à la fin, lassé moi aussi par la fatigue, par l'intensité des sensations et par la grandeur de ce spectacle inouï, qui commençait à m'écraser, je sentis mes paupières s'abaisser lourdement, et l'antique Morphée s'abattre sur elles, sous une forme que je ne pus saisir exactement sur l'heure.

Quant à Horace, depuis longtemps il ronfrait comme une forge, oublieux des ours...

ARTHUR BUIES.

## LE DR MARTEL

Le Dr L.-J. Martel est mort la semaine dernière, à Lewiston, Maine. Il est mort en chrétien, ayant à son chevet le R.P. Adam, provincial des Pères Dominicains en Amérique, deux Sœurs de Charité, sa famille en pleurs et tous ses confrères en larmes.

C'est bien fini cependant, il est mort, et toutes les couronnes qui recouvrent aujourd'hui la tombe où il est à jamais endormi, ne cachent que bien imparfaitement le vide béant que sa disparition laisse au milieu de ses compatriotes.

Il était jeune encore, n'ayant que quarante-neuf ans, mais si l'on s'arrête à considérer le chemin qu'il a parcouru, le travail et le bien qu'il a faits durant les vingt-six années qu'il a vécu à Lewiston, on comprendra facilement que la tâche qu'il a accomplie est justement enviable par un grand nombre qui le surpassent en âge. Il a beaucoup aimé ses compatriotes et a beaucoup fait pour eux. Il aimait sa profession et il étudiait toujours. C'était un excellent médecin, un chirurgien très habile. Sa résistance au travail était incompréhensible, son dévouement sans bornes. Il avait une grande douceur de caractère et une grande générosité du cœur. Il faisait peu de cas de la fortune : et bien qu'il ait toujours eu une nombreuse clientèle, il n'est pas mort riche.



La mort de M. Martel est une grande perte pour ses concitoyens d'origine française, qui le comprennent, nous en sommes sûrs, car son influence servait fortement leurs intérêts, mais elle est surtout une perte pour ses confrères à qui il prodiguait si libéralement ses conseils, répondant toujours volontiers à leur appel, que ce fût de jour ou de nuit, avec la même bienveillance et la même sérénité d'humeur.

Il laisse pour le pleurer, sa mère, deux sœurs Mme F.-X. Belleau, de Lewiston, et Mme Gratton, de Montréal, son frère Charles, de Lewiston, ses deux enfants bien-aimés, Marie-Louise et Raoul, et son épouse, née Alphonsine Germain.

Nous offrons à toute la famille de celui qui fut toujours un ami pour LE MONDE ILLUSTRÉ nos respectueuses condoléances.



FAMILLE DU DÉSERT

## LE COMBAT DE MANILLE

(Voir gravure)

Le gouvernement américain est décidé à poursuivre, avec la plus grande énergie, la campagne des Philippines, et à détruire les forces insurgées.

Les détails reçus sur la bataille, livrée il y a quelques jours, montrent que l'action s'étendait sur une très grande surface de terrain.

Les lignes de combat des Philippines et des Américains formaient un demi-cercle d'un développement de dix-huit milles. Toutes les forces américaines, y compris un régiment de cavalerie et deux régiments d'artillerie, étaient engagées. Les Philippines avaient concentrés leurs efforts sur trois points : Calocan, Santa-Mesa et Galingatan et entretenaient une fusillade ininterrompue. Ils avaient même fait entrer en ligne plusieurs pièces d'artillerie, mais le 3e régiment d'artillerie américain parvint à réduire au silence la batterie insurgée de Galingatan, qui faisait le plus de mal.

Le combat cessa à minuit, pour reprendre à 3.45 h. avec une nouvelle violence sur toute la ligne.

Pendant vingt minutes, les Américains entretenirent un feu terrible, dans les ténèbres, sur les insurgés. Vint ensuite un nouveau repos et, au petit jour, les troupes américaines commencèrent à se porter en avant. A dix heures, elles avaient complètement tourné l'ennemi et enlevé une dizaine de villages qui formaient la ligne extérieure des retranchements philippins.

Un des épisodes les plus sanglants de cette bataille s'est passé à la prise du village de Paco.

Les Philippines s'étaient réfugiés dans l'église et dans le couvent, dont ils occupaient en nombre le premier étage. Il était impossible de les déloger. Le colonel américain Dubosc, avec des volontaires, parvint à pénétrer à l'intérieur de l'église bâtie en bois, et à mettre le feu aux ouvrages inférieurs, puis il se retira.

Le capitaine Dyers, avec une batterie du 6e d'artillerie, commença alors à bombarder la position, que le régiment de Californie s'efforça ensuite d'enlever d'assaut, mais sans y parvenir. Les hommes n'arrivaient pas à escalader les escaliers qui conduisaient aux étages supérieurs.

On dut se résoudre à attendre que le feu fit son œuvre et forçât les Philippines à évacuer la place. Beaucoup furent tués au moment où ils cherchaient à s'échapper : cinquante-trois furent faits prisonniers.

Le général Otis estime à 20,000 hommes le nombre des insurgés qui ont pris part à l'action, et à 13,000 celui des Américains. Ces derniers ont perdu, d'après les listes communiquées jusqu'à présent, environ 40 tués, dont le major MacCœuille, du régiment d'Idaho, et 200 blessés.

Le 14e régiment d'infanterie régulière à particulièrement souffert.

Deux hommes de l'équipage du *Monadnock* ont été blessés par des coups de feu tirés du rivage.

Le tir des navires de guerre a causé de grandes pertes dans les rangs insurgés.

Le président Mac Kinley est disposé à envoyer au général Otis tous les renforts qui seront demandés.



Dr Bergeron

Dr Lannelongue

Général Bailloud l'abbé Renaud M. Le Gall

M. Charles Dupuy

**LES DERNIERS MOMENTS DU PRESIDENT FELIX FAURE, A L'ELYSEE**



MANILLE. — Combat entre les Philippins et les Américains

## NÉCROLOGIE

Le personnel du MONDE ILLUSTRÉ a été fortement éprouvé cette année : après la mort du fils de M. Sabourin, propriétaire de notre publication ; de Mlle Rolland, fille de l'honorable M. J.-D. Rolland et sœur de M. Léon Rolland, celui-ci occupé aussi en nos bureaux, voici que Dieu frappe notre excellent ami, M. O. Trempe et toute sa famille si aimable, dans la personne de sa nièce, madame A. Beaudoin, née Maria Lafrenière, épouse de M. A. Beaudoin, comptable de la banque d'Hochelaga, aux Trois Rivières.

Madame Beaudoin n'était âgée que de vingt-huit ans, mais était atteinte de phtisie—ce mal qui ne pardonne jamais.

Elle était heureuse selon le monde ; elle jouissait d'une honnête aisance, était adorée de son mari, et le bon Dieu leur avait envoyé un de ses chérubins, charmante petite fille âgée aujourd'hui de seize mois.

Pauvre petite chérie ! à peine aura-t-elle connu ces caresses presque divines d'une mère, puisque c'est Dieu même l'auteur de l'amour maternel !...

Mais s'il est une chose qui doit émerveiller en même temps que consoler le jeune époux, la famille éplorée, c'est la piété éclairée de la douce disparue. La piété éclairée, c'est la charité envers ceux qui pleurent, ceux qui souffrent : charité devenue si rare de nos jours, que la personne charitable est traitée de personne folle, sans prévoyance, arriérée de plusieurs siècles ; c'est encore l'amour de Dieu dans de telles proportions, que toutes les épreuves qu'il lui plaît d'envoyer sont acceptées avec cette touchante résignation qui fait dire au cœur meurtri, à chaque souffrance nouvelle : Merci, mon Dieu !... merci !...

Sans doute, ces sentiments ne sont pas humains, ni même dans l'ordre de la nature : Dieu seul peut les donner—et il les donne à qui il veut, quand il veut, comme il veut, sans se soucier des clameurs des idiots

rejetant l'action de la Providence dans les actes posés par les facultés de l'âme.

Par un privilège spécial, que l'on constate chez plusieurs saints à leurs derniers moments, elle a eu l'intuition de la mort d'une petite nièce à elle, Antoinette Lambert, âgée de huit ans : nièce qu'elle affectionnait tout particulièrement. Cette enfant retourna parmi les anges comme l'avait dit sa tante, huit jours avant le départ de celle-ci pour la céleste Patrie, le 4 de ce mois. Nous ne voulons point crier au miracle, quoique d'autres faits plus surprenants encore soient venus à notre connaissance sur les derniers jours de souffrance de madame Beaudoin : mais que ces faits soient religieusement gardés dans sa famille—car ils constituent le plus bel éloge de la défunte, la preuve la plus convaincante de sa piété solide et non de surface, comme ils sont, pour la famille, les plus touchants exemples de résignation chrétienne, les plus singuliers motifs de consolation.



Mme LOUBET, femme du Président



Mme LOUBET, mère, recevant le facteur

Nous présentons à la famille, et à notre ami, M. O. Trempe, nos meilleurs sympathies et toutes nos condoléances.

LA RÉDACTION.

## LES DEUX RÉVEILS

Quoi de plus charmant que ce mot, le réveil d'un enfant ? Quoi de plus triste que celui-ci, le réveil d'un vieillard ?

L'enfant s'éveille comme la fleur s'ouvre. La nuit a travaillé pour lui comme pour elle.

La fleur s'ouvre au matin plus fraîche, plus parfumée, plus épanouie. L'enfant s'éveille plus rose, plus gai, plus fort. Ses lèvres brillantes et humides semblent couvertes de rosée ; ses petits cheveux frisés et collés aux tempes par la légère sueur du matin, lui font comme une couronne ; ses jambes et ses bras sortant à demi et par échappées de dessous ses draps, ont l'air de fragments de marbre rose ; à peine ses yeux

ouverts, il se met à rire... A quoi rit-il ?... à la vie ! C'est une amie qu'il retrouve. Si radieuse est sa figure, qu'il semble revenir d'un paradis et rentrer dans un autre. Il ne descend pas de son lit, il saute à bas, demi-nu, et, dès le premier pas, le voilà en possession de tout lui-même ! Ses mouvements sont libres, faciles, moelleux, il est toute souplesse et toute grâce.

Le réveil du vieillard est triste et lent. On dirait que le repos l'a fatigué. Il s'enfonce dans ses couvertures, de peur que l'air ne le frappe ; ses yeux ont peine à soutenir la clarté du jour ; sa tête est lourde. S'il a quelque souffrance habituelle, elle s'éveille en lui avant lui ; elle semble l'attendre !... Et il est encore engagé dans les limbes du sommeil, que son infirmité lui dit tout bas : " Je suis là ! " Ses membres sont raidis comme des ressorts rouillés : il entre péniblement dans la possession de chacun de ses organes ; respirer, se mouvoir, parler, sont autant d'actes qui ne vont pas pour lui sans effort. La résurrection même de ces facultés ne se fait pas d'un seul coup ; elles renaissent en lui l'une après l'autre ; et il semble qu'il

ait appris la mort et désappris la vie.

Voilà, certes, deux spectacles bien différents : autant l'un est riant, autant l'autre est sombre. Eh bien ! vieillard, veux-tu que ton réveil soit le plus beau des deux ? Cela dépend de toi. L'enfant qui s'éveille ne pense qu'à lui-même ! Toi, ne pense qu'aux autres ! L'enfant s'éveille pour jouer, pour jouir, pour être heureux. Tous les projets qu'il forme, pour cette journée qu'il commence, n'ont pour objet que des châteaux en Espagne d'amusements et de plaisirs. Toi, excite-toi pour penser, pour travailler, pour souffrir patiemment, et organise dans ton imagination ce jour de plus que Dieu t'accorde, en vue de la joie de ce qui t'entoure. L'enfant n'a guère pour vertu que ne pas faire le mal. Que la tienne soit de faire le bien ! Je ne sais, certes, rien de plus touchant que l'hymne dicté par le poète à l'enfant qui s'éveille. Ce petit être, s'agenouillant sur son lit à la voix de sa mère, joignant ses deux mains dans les mains de sa mère et mêlant sa faible voix au chœur universel qui glorifie le Créateur, nous émeut comme la vue même de l'innocence

et de la pureté ! Mais que demande-t-il à Dieu ? Il le prie de donner la santé à celui qui souffre, la liberté au prisonnier, une demeure à l'orphelin, le morceau de pain à l'indigent. Eh bien, toi, vieillard, tu peux mieux faire. Supplie Celui qui tient en sa main les âmes et les choses, supplie-le de te donner, à toi, la charité qui nourrit le pauvre, la pitié qui console le malade, le courage qui brise les captivités injustes, la paternité qui adopte l'orphelin, et alors, crois moi, l'hymne même de l'enfant ne sera pas plus beau que la prière du vieillard à son réveil.

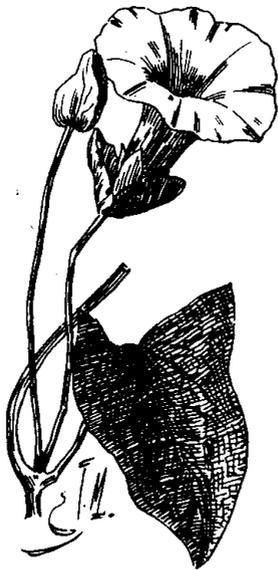
ERNEST LEGOUVÉ

NOS FLEURS CANADIENNES

LE LISERON

Liseron des haies.—*Calystegia sepium* : (Famille des convolvulacées)

La calystégie que l'on nomme encore gentiment dans le langage du peuple : clochette, chemise de Notre-Dame, ou liseron des haies, est une plante qui ne saurait manquer de conquérir votre amitié, tant elle est simple, belle et gracieuse. J'en ai vu, une fois,



qui s'étaient enroulées autour de nombreuses tiges d'herbe St-Jean, hautes de cinq à six pieds et qui avaient réussi à les dominer et à offrir à mes regards reconnaissants leur corolle monopétale, d'une beauté simple de pauvresse qui offre tout ce qu'elle a, sans apprêts, sans colifichets, sans atours extraordinaires. Je les aimai ainsi.

*A. J. Massicotte*

(Reproduction interdite)

PROPOS DU DOCTEUR

L'AÉRATION DES APPARTEMENTS

Pendant les froides et tristes journées d'hiver ; le soleil se lève tard, la nuit vient vite ; le froid saisit et glace. C'est alors que chacun apprécie son chez soi et sent combien à plaindre sont ceux qui n'ont pas, pour se réchauffer la douce chaleur du foyer. Partout le bois ou le charbon brûlent dans les poêles et les cheminées : portes et fenêtres sont calfeutrées avec soin ; partout l'homme lutte contre le froid. Malheureusement, beaucoup de personnes, frileuses à l'excès, abusent du combustible ; j'ai vu des appartements où la température était intenable ; ailleurs le feu n'est pas violent, mais il est continu, et jamais les fenêtres ne s'ouvrent pour laisser l'air du dehors pénétrer dans les chambres éternellement closes. C'est là une faute d'hygiène contre laquelle on ne saurait trop s'élever : l'air pur est aussi nécessaire à la santé que la chaleur ; aussi, quelle que soit l'intensité du froid, est-il nécessaire de veiller chaque jour à l'aération des appartements :

chaque jour les fenêtres de toutes les chambres doivent s'ouvrir largement. C'est là une nécessité pour qui ne veut respirer un air vicié par les émanations de toute sorte qui se dégagent de nos poêles, de nos sources de lumière, de nos corps. Quand vous sortez, laissez tout ouvert derrière vous : que le feu soit prêt à être allumé, et quand vous rentrerez, vous n'aurez qu'à gratter une allumette pour voir la flamme pétiller.

Rappelez-vous que l'air pur vaut souvent mieux que les médicaments et qu'on traite aujourd'hui certaines maladies de poitrine par les fenêtres ouvertes nuit et jour. Donc chauffez-vous, si vous avez froid, mais aérez-vous, même si vous avez froid.

LA LEÇON DU CHAMP DE BLE-D-INDE

Un cultivateur s'en alla un jour avec son petit garçon dans son champ de blé-d'inde voir si ce grain était bientôt mûr.

—Mon père, dit l'enfant, comment se fait-il que certaines tiges soient tant courbées, tandis que d'autres se tiennent la tête haute ? Celles-ci sont donc bien fortes ; et les premières, qui penchent la tête, doivent être bien inférieures.

Le père cueillit une couple d'épis.

—Regarde, dit-il à son fils ; regarde cet épi si modestement courbé. Il est tout garni de beaux grains, mais celui-ci, qui s'élève si orgueilleusement, est presque vide. Il en est de même des gens. Les plus dignes et les mieux doués font le moins d'ostentation.

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Il y a quelques années, les drames militaires russes étaient aussi en vogue que les farces-comédies le sont aujourd'hui. Il est évident cependant que les jours de la comédie burlesque sont comptés et que le goût pour ce genre de représentation disparaît rapidement, et les productions fortement mélo-dramatiques deviennent de plus en plus populaires. C'est ce qui a porté M. Phillips à se procurer le grand drame russe, *The Red Cafe* ou *The Three Imperial Guardsmen*. Ceux qui l'ont vu déclarent qu'il se rapproche fort des plus belles parties de *Moths*, de *Michel Strogoff* et de *Darkest Russia*.

Les rôles des trois gardes impériaux sont tenus par MM. Horning, McGrane et Townsend, qui savent se tirer à leur honneur de cette tâche.

Mlle Deane est chargée d'interpréter un rôle complètement différent de tous ceux dans lesquels nous l'avons vue à Montréal. Mlle Moore représente un caractère qui lui va admirablement et convient bien à son grand talent. La mise en scène est superbe.

Le programme des variétés comprend plusieurs numéros intéressants.

AU MONUMENT NATIONAL

Enfin, nos acteurs nous ont donné du théâtre classique et ils ont obtenu le succès que nous leur prédisions. Un auditoire élégant et distingué se pressait jeudi soir dans les salles du Monument National pour entendre la superbe pièce de Molière : *Le Malade Imaginaire*, et ce fait devra encourager la direction à renouveler ce genre de spectacle de temps à autre. Côté des hommes : MM. Duhamel, Barré, Roy, Tremblay, Bédard et Naud ont été applaudis à outrance ; côté des femmes : Mme Chapdelaine et Mlle Reid ont enlevé leur rôle à la satisfaction du public. C'est une superbe soirée. Jeudi prochain, le 16 courant, on répétera *Les Petits Oiseaux*, qui a déjà obtenu un succès de bon aloi.

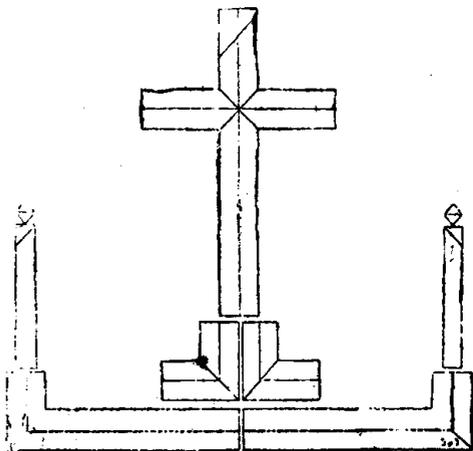
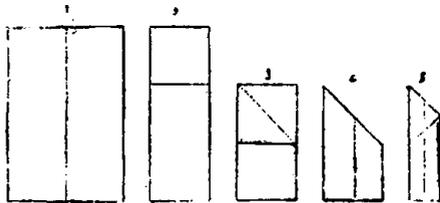
Le jeudi suivant, 23 mars, on jouera *Le gendre de M. Poirier*, au bénéfice du directeur des soirées de famille : M. E. Roy. Cette pièce est le chef-d'œuvre d'Emile Augier et mérite d'être entendue. Nos lecteurs qui voudraient y assister apprendront sans doute avec plaisir que les billets sont déjà en vente et qu'ils peuvent choisir leurs places à l'avance.

Qu'on se dépêche ; il y aura foule.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

UN CALVAIRE D'UN COUP DE CISEAUX

Prenez une feuille de papier à lettre, pliez-la en deux suivant la ligne pointillée de 1, rabattez le petit rectangle suivant la ligne pointillée de 2, rabattez maintenant le coin du haut suivant la ligne pointillée



de 3, pliez en long suivant la ligne pointillée de 4. Donnez un coup de ciseaux suivant la ligne C. D. de 5. Étalez les morceaux de papier et arrangez-les comme il est indiqué en 6, vous avez un calvaire représentant une croix avec deux cierges allumés.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

On souhaite, par mon Entier,  
Que mon Dernier soit mon Premier.

MATHÉMATIQUE

Un grand-père a oublié l'âge de son fils ; il ne se souvient plus de celui de sa bru et il a toujours ignoré celui de sa petite-fille. Si le grand-père avait deux ans de plus, ils auraient à eux quatre un siècle et demi ; il a à lui seul autant de fois l'âge de sa petite-fille que son fils et sa bru l'ont de fois à eux deux, et le huitième de sa petite-fille.

On demande l'âge des quatre personnes.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 772

Problème.—Elle en fait de la compote.

Enigme.—Eternuement.

Rébus.—Un ecclésiastique. (Un E que les i astiquent)

GRAVURE-DEVINETTE



Regardez donc cet énorme chapeau qui s'en va à la dérive là-bas. A qui peut-il appartenir ? Trouvez le propriétaire.

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

# ELAINE

## DEUXIÈME PARTIE

LE DUEL

(Suite)

Mais, lui parti, ce Pierre Maudern, elle se sentait étonnamment libre, se disant qu'après tout son grand père n'avait aucune raison de vouloir ce mariage, et qu'elle ne dépendait aucunement de sa volonté. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il advint naturellement pour elle, à la suite de telles pensées.

Quand à Armand d'Auffour, dont les méditations avaient finalement pris un tour heureux, sa convalescence dura peu à son grand désespoir. Néanmoins, il put se consoler en se disant qu'il ne voyait pas pourquoi il ne se fixerait pas lui-même dans le pays, puisqu'il ne possédait rien en France et qu'il était le dernier survivant de sa famille.

Il trouva donc ce qu'il lui fallait dans une espèce de maison bourgeoise à l'entrée du village voisin. Il la fit réparer le plus convenablement possible et dit à qui voulut l'entendre qu'il entendait vivre là, en petit rentier. Tout le monde s'étonnait, si jeune !...

Mais on ne s'étonna pas longtemps, car bientôt on vit le nouveau venu diriger ses pas, plus souvent qu'à son tour, du côté du château de Kéravrez.

—Au moins, disait-on dans le pays, celui-là ce n'est pas le dernier venu : ce n'est pas comme ce Pierre Maudern. Gare à Pierrot, il pourrait bien lui arriver malheur !

De fait, Armand pouvait dire qu'il avait ses entrées libres au château. Le vieillard aimait à converser avec lui, surtout à l'entendre parler des pays lointains qu'il avait visités lui-même dans sa jeunesse. N'est-ce pas toujours des lieux que l'on connaît qu'on se plaît le plus à parler ?

Pour Elaine, elle trouvait un charme jusque-là inconnu à écouter ce beau jeune homme, qui, à peine arrivé à l'âge mûr, avait une telle expérience de la vie !

Puis le vieillard n'était pas toujours là : il s'absentait souvent du château. Les deux jeunes gens aimaient alors à se promener dans ce qu'on appelait le parc, abordant tous les sujets, excepté celui qui les intéressait le plus : c'est-à-dire leur amour réciproque.

Ils affectionnaient surtout une certaine tonnelle garnie de lierre, conservant ce cachet sauvage qui était l'empreinte de tout ce qui appartenait au château.

Ils s'asseyaient alors l'un en face de l'autre, babillant parfois comme des écoliers en vacances, d'autres fois conversant gravement comme des vieillards dont l'âge a mûri le jugement.

L'après-midi du jour dont nous nous occuperons, M. de Kéravrez était absent, les deux jeunes gens s'étaient, comme de coutume, rendus à leur chère tonnelle.

Armand d'Auffour paraissait agité, et Elaine sentait son petit cœur bondir malgré elle dans sa poitrine. Armand répondait, hâtant, ou questionnait de la même manière, et vingt fois Elaine crut qu'il allait aborder le sujet que son âme vierge redoutait, tout en le désirant : vingt fois elle pensa s'être trompée, et reprit son sang-froid.

Soudain, au moment où elle se redisait pour la vingt-et-unième fois : "il ne parlera pas," elle aperçut Armand à ses pieds, lui disant d'une voix qu'elle trouvait charmante :

—Elaine, je vous aime ! je vous ai aimée du premier jour où je vous ai vue !

Elle fut sur le point de lui dire : "Je vous aimais avant que vous fussiez revenu de votre évanouissement," mais elle se contenta de rougir et de répondre par un sourire qui en disait bien plus que des paroles.

Armand ne se méprit pas au sens de ce sourire ; il saisit les mains qui se tendaient instinctivement vers lui, et, les portant à ses lèvres, y posa un baiser.

Au même moment, Elaine poussa un petit cri et se leva comme mue par un ressort. Armand se leva non moins vite et, se retournant, aperçut Pierre Maudern les regardant tous deux de ses yeux fixes qui faisaient mal.

Il ne dit pas un mot, tendit simplement sa carte au jeune homme qui, de son côté, lui remit la sienne, et disparut.

Ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Hélas ! à peine le pauvre Pierre Maudern eût-il disparu au tournant d'une allée, qu'Elaine se jetait malgré elle dans les bras d'Armand, lui disant :

—Oh ! ne vous battez pas, je vous en prie !

Armand mit ses lèvres sur le front qui se tendait à lui et murmura :

—Il le faut ! n'ayez crainte, après un tel instant de bonheur je ne saurais faire autrement que de vaincre.

En revenant vers sa demeure à l'entrée du village, Armand se demandait ce soir-là :

—Où ai-je donc vu ces yeux-là ?

\* \*

Les deux adversaires eurent un peu de mal à se procurer les témoins nécessaires à l'arrangement de leur affaire. Ils réussirent néanmoins à dénicher chacun le leur et Armand ayant requis les services du médecin de l'endroit, le duel fut fixé pour le surlendemain.

Dans l'intervalle, Pierre Maudern eut une entrevue avec M. de Kéravrez à la suite de laquelle celui-ci fit mander sa petite-fille.

—J'ai appris, mon enfant, l'aventure qui s'est passée cette après-midi dans le parc du château. J'ai été surpris, en rentrant ce soir, de trouver M. Maudern qui m'attendait afin, m'a-t-il dit, de savoir à quoi s'en tenir au sujet du mariage décidé par moi entre lui et toi. Si ton esprit n'admettait pas qu'on disposât ainsi de ta personne, pourquoi ne pas m'en avoir fait part ? Elaine, je suis obligé de te dire que ce que tu as fait là est mal, et que tu n'as qu'une manière de te dédommager aux yeux de tes meilleurs amis, ton grand père et M. Maudern, en accordant librement ta main à ce dernier.

Elaine se leva frémissante, et le cœur encore tout rempli du souvenir du baiser d'Armand, elle ne put réprimer ce cri :

—Jamais ! jamais je ne serai la femme de cet homme !

—M'expliqueras-tu, au moins, comment il se fait que jusqu'ici tu avais paru condescendre à nos desseins ? D'où vient donc en toi ce changement radical ?

Elaine eut un moment d'impatience, et elle fut sur le point de répondre :

—Eh ! ne le devinez-vous pas ?

Mais, cette fois encore, elle sut empêcher des paroles trop passionnées de sortir de ses lèvres, et elle se contenta de baisser la tête en rougissant, songeant à part elle que les hommes sont souvent bien aveugles.

—Vois-tu, ma chère enfant, reprenait M. de Kéravrez d'un ton triste, j'avais conçu de grandes espérances sur cette union entre toi et cet homme—que je soupçonne, d'ailleurs, être gentilhomme de vieille roche. M. de Maudern est très riche et ses immenses richesses auraient pu relever le nom de Kéravrez tombé bien bas depuis que mon pauvre René est mort. Il est vrai que, pas un instant, je n'ai songé à te consulter, et Dieu m'en punit aujourd'hui. Oh ! Armand d'Auffour, pourquoi êtes-vous venu vous introduire ainsi chez moi et abuser de l'hospitalité que je vous offrais si cordialement ?

—Non, grand-père, M. d'Auffour n'a pas abusé de votre franche amitié. Je suis sûre qu'il ignorait, jusqu'à cette après-midi, que j'étais fiancée à M. Maudern. D'ailleurs....

Mais Elaine s'arrêta encore une fois. M. de Kéravrez, surpris, releva la tête et parut l'interroger.

—Eh bien oui ! grand-père, je vais tout vous dire. Aussi bien je suis trop malheureuse de ne pouvoir confier à personne les sentiments qui s'agitent en moi depuis tantôt six mois. Vous savez quelle éducation a été la mienne : aussi ne vous étonnez-vous pas si je vous dis—à vous seul d'ailleurs—que l'homme que j'aime n'est pas Pierre Maudern.

—C'est cet Armand d'Auffour, alors ?

Elaine fit un signe de tête imperceptible, puis elle continua :

—Jamais je n'avais pu me faire un seul moment à l'idée que je deviendrais un jour la compagne de cet étranger. J'attendais toujours que quelque événement survînt qui l'ôtât de mon chemin. Mais les fiançailles arrivèrent et je n'osai me révolter et vous dire que je n'aimais pas l'homme à la vie duquel vous aviez formé le projet d'unir la mienne. Puis, il y a environ six mois, M. Maudern nous quitta et peu à peu je m'habituai à l'oublier. J'en vins même à croire et à espérer qu'il ne reviendrait plus, quand cette après-midi il a opéré son retour, pour moi, d'une manière trop brusque pour être celle d'un homme galant.

*A H de Trémaudan.*

# L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUJARD

(Suite)

—Ma pauvre Florence, c'est à Noll, et non à moi, qu'il faudrait jurer ;... mais vos serments même ne le convaincraient plus.... Les illusions, une fois envolées, ne reviennent pas.

Voilà donc le secret de ses froideurs et de sa tristesse ? Il ne croit plus en moi, ou du moins, comme les autres, il me prête des vues misérablement intéressées.

Est-ce possible ?... Je l'aime donc mieux qu'il ne m'aimait, moi qui jamais n'aurais douté de lui !

Une révolte m'a soulevée, tout entière, puis s'est fondue dans une immense pitié qui n'a plus laissé de place, en mon cœur, pour le moindre sentiment de colère ou de rancune.

Ah ! qu'il doit souffrir !... Pauvre, pauvre Noll !... car le doute injurieux, qui m'outrage, le torture, j'en suis certaine, aussi cruellement que moi. Il avait placé si haut dans son estime la pauvre petite Flor que l'on calomnie aujourd'hui !

Qu'ai-je donc fait à lady Dorset, pour qu'elle ait pris une maligne satisfaction à réduire en miettes le fragile édifice de mon bonheur ?... Mon bonheur ? Qu'importe encore !... mais celui de Noll, pourquoi l'avoir ainsi anéanti ?

À présent, il faut que je m'en aille. Que ferais-je ici, désormais ? Je n'épouserai pas Olivier Ruthwen ; la défiance, infiltrée dans son esprit, empoisonnerait sa vie, en même temps que la mienne ; et quand je serai partie, peut-être que, à la longue, il oubliera.

Tant que j'aurais pu espérer le rendre heureux, je me serais senti le courage de braver les malveillances du monde et les injustices de l'opinion ; mais demeurer près de lui sans sa confiance, et mêler nos vies avec, entre nous, l'odieux soupçon qui nous briserait tous deux, voilà ce qui est au-dessus de mes forces.

Je m'en irai... Oncle Noll, tu m'accuseras peut-être d'ingratitude ; mais, du moins, tu ne pourras pas penser que l'âme de Flor est une âme vénale, et tu seras forcé de lui garder ton estime, à laquelle elle tient plus qu'à sa vie.

## XIV

La nuit froide de décembre, avec une bise glaciale qui siffle, aigrement, dans les rameaux dépouillés des arbres, gèle, aux vitres, la buée condensée, en dessins étranges, d'une variété fantastique.

Florence, frissonnante, hâte, silencieusement, les derniers préparatifs de son départ.

Sur la tablette de son secrétaire ouvert, elle a laissé, bien en évidence, la lettre écrite, tout à l'heure, pour Noll, d'une main qui tremblait bien fort ; la petite lettre explorée, dont le papier, en plus d'une place, est étoilé de larmes....

Elle s'en va. Puisqu'il lui faut abandonner le manoir hospitalier, la maison de famille où on ne la considère plus— injustice amère !— que comme une vulgaire intrigante, sa pensée a couru, tout de suite, vers le premier refuge où s'abrita sa détresse d'orpheline. C'est près de ses vieilles amies d'Arcachon qu'elle va la cacher, de nouveau.

Elle n'emporte qu'un très petit bagage. Son projet n'est connu que d'elle seule. A qui l'aurait-elle confié ? puisqu'elle veut que Noll l'ignore, jusqu'au moment où il n'en pourra plus entraver l'exécution.

C'est à pied qu'elle va gagner, dès l'aube, la gare de Dumbarton ; le premier train de voyageurs part au tout petit jour. Elle sera déjà près de Glasgow quand Kilmore s'éveillera.

Les heures s'égrènent, une à une, lentes et lourdes dans la fièvre de l'attente.

Sa toilette terminée, la légère valise remplie, Florence n'a plus d'aliments à fournir à son activité pour détourner le courant de ses tristes pensées, Il lui est impossible de lire. Elle a voulu prier ; mais son esprit, trop inquiet, ne parvient pas à se fixer, et, tandis que ses lèvres prononcent, machinalement, les saintes paroles, mille distractions l'assaillent.

Enfin, dans le silence de l'appartement, la grêle sonnerie de la pendule, une fois encore, la fait tressaillir : Quatre heures. Il est temps. Elle quitte la fenêtre à la vitre de laquelle son front brûlant d'insomnie, s'appuyait.

L'intense obscurité du firmament, sans étoiles, s'est un peu éclair-

cie ; dans un brouillard grisâtre, on distingue confusément, en noir, les silhouettes des arbres, en clair celles des maisons. Elle glisse, comme une ombre, le long du corridor désert, où ses pas assourdis n'éveillent aucun écho.

Devant le cabinet de travail de Noll—le grognoir— elle s'arrête, suffoquée par un sanglot. Tant de douces heures se sont écoulées, là, pour elle, dans l'attention captivante des chères causeries qui, plus encore que l'étude et les leçons ardues, élevaient sa jeune âme à la hauteur de celle d'Olivier. Ses mains, jointes l'une sur l'autre, se serrent à se briser.

“ O mon Dieu ! mon Dieu ! que lui, du moins, soit heureux ! ”

Elle passe, et son pas se précipite, car, si elle demeurait là un instant de plus, le cœur lui manquerait pour partir.

Il lui reste encore un adieu à prononcer, avant de quitter Kilmore-Castle. La chapelle n'est jamais fermée, ni jour, ni nuit ; elle va s'y agenouiller, une dernière fois, près de la tombe de Flora Dally.

Et courbée, jusqu'à effleurer de son front les lettres d'or gravées dans le marbre, elle peut pleurer sans contrainte, décharger sa poitrine oppressée du poids qui l'étouffe ; personne ne l'entendra, hormis la morte chérie qui dort à son dernier sommeil.

Ainsi que Florence en cette triste nuit, celle-là aussi pleurante et brisée, dut quitter, pour l'effrayant mystère de l'inconnu, l'abri protecteur de la maison de famille.

Hélas ! de même que sa mère, partie jadis comme elle, sous les rafales glacées de la bise de décembre—saisissante image des tempêtes de la vie—peut-être l'enfant qui s'exile aujourd'hui, volontairement, du manoir de Kilmore, mourra-t-elle au loin sans en avoir repassé le seuil béni....

Ses lèvres, une dernière fois, se sont collées à la froide pierre, et maintenant la voilà sur le chemin, transie d'émotion, marchant vite, ses talons faisant résonner le sol durci par la gelée.

Devant elle, une maraîchère diligente, chargée de denrées, qu'elle porte sur sa tête dans une corbeille d'osier, se dirige déjà vers le marché de la ville.

Bien que Florence ne soit point craintive, la présence d'une autre femme sur cette route déserte, sombre encore, la rassure. Elle marche dans son sillage, s'efforçant de régler son pas sur celui de la paysanne.

De temps en temps, malgré elle, elle se détourne à demi pour regarder Kilmore-Castle, dont la masse imposante, peu à peu, se fond dans la brume. Toute la façade du manoir est dans l'ombre ; une seule fenêtre, faiblement éclairée, troue d'un point lumineux l'obscurité, profonde encore.

Flor, le cœur battant, a reconnu la lueur de la veilleuse de Noll.

A mesure qu'elle s'éloigne, la tremblante étoile pâlit, s'efface. La jeune fille se détourne une dernière fois : le phare s'est éteint tout à fait.

Alors, avec un soupir, elle hâte le pas, dans la nuit qui, soudain, semble s'être, pour elle, épaissie....

Lorsqu'elle entra dans la gare de Dumbarton, elle assujettit, d'un geste instinctif, contre son visage, la voilette au tissu serré qui dissimulait ses traits, comme si elle eût craint d'être découverte par quelqu'un de connaissance et arrêtée dans sa fuite.

Mais il ne serait venu à l'esprit de personne que Florence Dally, la jeune miss de Kilmore-Castle, pût être seule, hors du manoir, à pareille heure.

Non ! à l'esprit de personne, en vérité, surtout de Georges Douglas qui, partant en chasse matinale, la frôla sous le hall, sans la reconnaître.

Le jour se levait à peine, indécis encore, et, dans l'aube grise, les lampes pâlisantes ne jetaient plus, à travers leurs globes embués par la fumée de la nuit, qu'une clarté trouble ; d'ailleurs, Florence s'était réfugiée dans l'ombre des malles et des colis empilés sur la banquette des bagages, où il était impossible de l'apercevoir.

Mais si Georges ne la vit pas, en revanche elle le suivit du regard, longuement, pendant ses allées et venues ; car Douglas, à cette heure, incarnait, à ses yeux, tout Kilmore-Castle et ses souvenirs.

N'était-il pas l'ami de Noll et, hier encore, l'hôte de la chère maison de famille ?

Les deux grands épagneuls qui le suivaient, à la fois impatients et dociles, avaient gambadé du haut en bas de la vieille demeure, éveillé de leurs joyeux abois les longs corridors sonores, et emmêlé, dans leurs jeux, les invraisemblables pelotons verts de la patiente Ethel Stone.

La main de Noll, à maintes reprises, avait caressé leur soyeux pelage blanc, marbré de taches feu.

Ils faillirent trahir la fugitive, car, en approchant d'elle, ils la flairèrent d'un air de connaissance, et même l'un d'eux la salua d'un petit jappement d'amitié.... Mais Georges, distrait, tira la laisse avec un “ pardon ” indifférent et poli, auquel Flor répondit à peine, d'une tremblante inclinaison de tête, et ils passèrent.

Elle ressentit une puérile satisfaction à voir Douglas installer ses

chiens et monter dans le même train qu'elle, où elle se trouva aussitôt moins isolée, bien qu'elle restât l'unique occupante du compartiment des "dames seules"

Mais quand il descendit à Glasgow, au plein jour, elle se rencontra dans l'angle du wagon, derrière le store baissé ; n'osant plus qu'à la dérobée le regarder s'éloigner, insouciant, la cigarette aux lèvres, le fusil sur l'épaule et les épagneuls sur ses talons ; de cette tournure tranquille et dégagée que Noll aimait parce qu'elle était simple et naturelle, comme Georges Douglas lui-même.

Après Glasgow, la pensée inquiète de Florence, que rien ne distrairait plus, revint vers Olivier avec une persistance obsédante et douloureuse.

Que fait-il, à cette heure ? Savait-il ?

L'horloge d'une petite station, dépassée à toute vapeur par l'express, venait de laisser entrevoir, la durée d'un éclair, les aiguilles noires de son cadran marquant onze heures. . . .

Oh ! oui ! Noll devait savoir, maintenant !

Depuis longtemps déjà, Ethel Stone, surprise de ne pas voir paraître Flor, d'habitude si matinale, avait dû entrer dans la chambre de la jeune fille, la trouver déserte, le lit non défait, et, perdant la tête elle qui si aisément s'effarait, interroger tour à tour, Suzan, le vieux Brice, Harry, tous les domestiques, à grand renfort d'exclamations.

Ses clameurs, les allées et venues précipitées des uns et des autres auront attiré l'attention d'Olivier. . . .

Lui n'aura questionné personne. . . ; du premier coup, il aura compris. . . D'ailleurs, la lettre si explicite de Flor n'était-elle pas là ? C'est elle qui, tout d'abord, aura frappé ses regards. . . .

Et, soudain, la jeune fille frissonne, à la pensée du mal que ces lignes, dont certainement, à l'heure qu'il est, il a pris connaissance, ont dû lui faire :

" Je pars, adieu, Noll ! . . . Je m'en vais pour toujours. . . . "

Est-ce bien elle, Florence, qui a eu le cruel courage de tracer ces mots désespérants ; de quitter ce Kilmore-Castle où elle était aimée, et de briser, avec le sien, le cœur d'Olivier Ruthwen ? . . .

Son orgueil ne l'a-t-il pas mal inspirée ?

N'aurait-elle pas dû, finalement confiante, comme la petite Flor d'autrefois, au lieu de fuir ainsi, aller tout dire à l'oncle Noll, ses tourments et ses craintes, et lui affirmer le désintéressement, l'inviolabilité de sa tendresse, en des termes dont la sincérité eût désarmé tout soupçon ?

Elle se raidit dans un pénible effort.

Non, elle ne pouvait agir autrement qu'elle ne l'avait fait. Gerald le lui avait répété : " Les illusions envolées ne reviendraient jamais au cœur d'Olivier, torturé par le doute décevant. . . un doute si injurieux, si outrageant pour elle ! "

Et puisque Noll avait cru les perfides insinuations de lady Dorset, — insinuations appuyées, hélas ! de trompeuses mais accablantes apparences, — comment eût-il été convaincu par les dénégations de la pauvre Flor, qu'aucune preuve palpable n'était ?

Peut-être, si le père Arthur eût été encore au presbytère catholique de Dumbarton, Florence, qui n'aurait pas manqué de l'aller consulter, ne serait-elle pas partie ; car le vénérable religieux, en raison des vues surnaturelles départies aux âmes qui ont su s'élever au-dessus des humaines passions, aurait lu, plus clairement qu'eux-mêmes, dans les deux pauvres cœurs troublés par les intrigues jalouses et les propos malveillants.

Il eût pénétré la perfidie intéressée des insinuations ambiguës de Gerald, de Maud ou de lady Dorset, et dégagé la situation de lord Ruthwen et de Florence des malentendus qui l'avaient rendue si pénible. Mais le vieux missionnaire, qui avait opéré tant d'œuvres zèle et de miséricorde, ne devait plus consoler personne.

Il n'avait vu que d'un autre monde, plus heureux, mais si lointain, la grande joie et la douloureuse épreuve de ses enfants de prédilection. Depuis plusieurs mois déjà, il était entré dans la paix du Seigneur, et goûtait, après les labeurs et les fatigues de l'apostolat, cet introuvable repos du " bon serviteur " dont parle l'Écriture Sainte.

Le religieux qui l'avait remplacé, quoique fervent et charitable, n'avait ni son âge, ni son expérience, ni sa connaissance approfondie du mystère des cœurs et des mystères de la vie. . . Flor n'aurait jamais osé lui porter sa difficile confiance. La pensée ne lui en vint même pas.

Et, maintenant, le sort en était jeté. Partie, après mûre réflexion, de Kilmore-Castle, l'orpheline ne retournerait pas en arrière. Elle souffrait horriblement, cependant, en songeant à la douleur de Noll apprenant, sans ménagements, son brusque départ ; une douleur lui venant d'elle, la petite Flor qu'il avait tant choyée et qui, dans sa reconnaissance passionnée, s'était juré de ne lui en causer jamais !

Mais elle se répétait, éperdument, afin de s'en bien convaincre, que ce déchirement était devenu inéluctable, et qu'il leur serait moins cruel encore que les tortures qu'ils eussent endurées à vivre, côte à côte, liés en apparence et, en réalité, séparés par un abîme. . . ne pensant plus ensemble et ayant perdu, avec cette douce communion

## LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

### On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

### On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

### On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

# BOVRIL

de l'esprit, la confiance heureuse, invincible du premier jour de leur amour dévoilé.

Le train, qui l'emportait, dévorait l'espace avec une vertigineuse rapidité.

Déjà, aux gorges profondes et encaissées, aux sommets sourcilieux et tourmentés des Cheviottes, aux âpres splendeurs des grands plateaux désolés, couverts de bruyères rousses, parmi lesquelles surgissaient, ça et là, des amas de roches capricieusement déchiquetées, avaient succédé les prés ombreux et verdoyants, les lacs bleus et profonds, aux bords fleuris des Lowlands. . . A présent, c'était le paysage riche et plat de l'Angleterre, avec ses grais cottages entourés d'arbres, ses cultures plantureuses et ses villes manufacturières, aux innombrables cheminées d'usines, noirs minarets pointant, dans le ciel brumeux, dont leur couronne de fumée épaississait encore l'opacité grise et terne.

Florence n'avait rien pris depuis son départ de Kilmore-Castle, ou, pour mieux dire, depuis le souper de la veille. Dans la fièvre du déchirant adieu, dans l'immobilité triste des premières heures du voyage, elle n'avait pas senti la faim ; mais quand, à une bifurcation de la ligne ferrée, elle dut, pour changer de train, descendre de son compartiment, elle éprouva, au contact de l'air vif et froid, un étourdissement subit et presque une défaillance.

Avec cette faiblesse, le sentiment de son isolement complet, au milieu de la cohue des voyageurs, gens pressés ou distraits qui la coudoient sans presque la regarder, lui vint si poignant, qu'elle eut grand-peine à refouler ses larmes.

Elle eut peur, aussi, de se trouver malade dans ce pays étranger où elle se sentait comme perdue, et reconnut la nécessité de prendre quelque aliment réparateur.

Surmontant sa timidité, elle entra au buffet où elle demanda un consommé et, pour le boire, s'assit une petite table écartée, dans l'angle le plus reculé de la vaste salle.

L'habitude de voyager seule et d'agir par sa propre initiative lui manquait totalement ; ce qui ajoutait à son malaise, c'est qu'elle s'imaginait qu'autour d'elle tout le monde dût s'apercevoir et se railler de sa craintive inexpérience.

Cependant, grâce à la liberté des mœurs anglaises, nul ne s'étonnait ou ne se scandalisait de voir, sans chaperon, cette jeune fille gracieuse et distinguée.

D'ailleurs, l'ampleur de sa lourde cape de drap atténuait quelque peu l'élégance de sa tournure. Aussi ceux qui la croisèrent sur le quai de la gare, serrée dans son grand manteau sombre, coiffée de sa toque d'astrakan, toute plate, une épaisse voilette dissimulant la fraîcheur de ses traits, et marchant vite, les épaules un peu courbées vers le train qui se reformait, la prenaient pour quelque femme " governess " se rendant à son poste. . . On accorde, en Angleterre surtout, si peu d'attention à ces humbles filles en quête du pain quotidien !

(A suivre)

### NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement un nouveau feuilleton qui, nous l'espérons, réunira les conditions de moralité et d'attraction que doivent toujours avoir les bons romans.

CHOSSES ET AUTRES

— Dans la maison Blanché, à Washington, il y a mille lampes électriques.

— Trente milles de rues sont ajoutés annuellement à la ville de Londres.

— Les astronomes disent qu'il y a au moins 17,000,000 de comètes de toutes grandeurs dans notre système solaire.

— Il y a des éléphants qui peuvent tirer 15 tonnes, lever 1,000 livres et porter 3 tonnes sur leurs dos.

— Le lac Michigan est couvert de glace d'une rive à l'autre, pour la première fois depuis vingt-cinq ans.

— L'homme qui a fait les premières plumes d'acier avait une piastra pour chaque plume.

MARS.—Bonté, franchise, générosité, économie et travail, telles sont les qualités qui distinguent les personnes qui naissent dans ce mois.

— Le sceptre de l'empereur de Russie a trois pieds de long. Il est en or massif, et orné de 298 diamants, 360 rubis et 15 agates. Beaucoup de braves gens se servent d'un bâton moins précieux.

— La paille est plus que jamais la mode pour les chapeaux de dames. La paille d'Italie, l'antique paille d'Italie, renait de ses cendres et se trouve plus que jamais en faveur. Les formes, les rubans, les tresses de paille figurent également dans les articles de décoration.

— Le crêpe de Chine est une des étoffes de soie bien demandées pour le printemps. D'ailleurs, les tissus de soie se vendent cette année mieux que jamais, sauf les brocarts et damas. Les soies écossaises ou bien à carreaux, grands ou petits, font encore et toujours fureur pour les blouses de dames et pour les corsages légers d'été.

— Bien que les couleurs grise et tabac clair soient les prototypes des étoffes claires pour cette année, de même que les grenats et les verts le sont pour les nuances foncées, aussi bien pour les garnitures de chapeaux et les toilettes, il est certain que cet été un joli ensemble de nuances se mariant bien sera très à la mode. On annonce également pour ce printemps la réapparition des larges boas de plumes d'autruche.

PAUVRE, VOUS SEREZ RICHES

Avec l'aide du *Baume Rhumal*, car il vous conservera la santé, qui est la première et la meilleure des richesses.

LA GRANDE REVUE

Sommaire du No du 1er mars 1899 : Les Byzantines, par Paul Adam ; Une consultation de Joseph de Maistre sur quelques événements contemporains, par Raoul Allier ; En Roumanie, par Comtesse Diane ; Le rôle de l'Art : Réponses à Tolstoï, publiées par M. Halpérine-Kaminsky, par Benjamin-Constant Cormon, Roll, Bartholdi, Saint-Marceaux, Alfred Bruneau, Saint-Saëns, Maurice Bouchor, Sully-Prud'homme, Marcel Provost, etc. ; Mélika, par Jean Aicard ; Le féminisme au XVIIIe siècle.—Mary Wollstonecraft, par Charles Morice ; Le serment du jeu de Paume et Martin d'Auch, par Jean Le Peltier ; L'oiseau de passage, par Jean Ajalbert ; Chronique, par Marcel Thiaux.

La Revue contient 248 pages au moins. Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

COURT MOYEN

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances, et les années qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du *Baume Rhumal*, c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité.

Mme N. CHAREST

Abandonnée par les médecins et condamnée à mourir.—La pensée de laisser quatre pauvres petits enfants la met au désespoir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont sauvée. Maintenant, elle travaille comme à l'âge de vingt ans et jouit d'une bonne santé

Quel que soit le genre de maladie qu'une femme souffre, les Pilules Rouges du Dr Coderre la guériront. Etes-vous une femme au teint pâle et jaunâtre, aux yeux creux et cernés ? Etes-vous toujours fatiguée et ressentez-vous ces terribles douleurs dans le bas-ventre et dans les reins qui vous rongent continuellement ? Inutile d'essayer de décrire ici les souffrances de ces femmes : ces souffrances sont malheureusement trop connues par toutes les femmes ; nous voulons seulement leur rappeler que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède pour tous leurs maux. Elles ne manquent jamais de guérir toutes les maladies particulières aux femmes. Elles tonifient la matrice, fortifient les muscles, bandissent les maux de reins et toutes autres douleurs. Elles fortifient et enrichissent le sang, vous donnant par là un beau teint clair et redonneront à vos joues l'éclat frais et rose de la santé. Lisez ce que nous écrit Mme Charest : "Après m'être fait soigné par plusieurs médecins e- avoir pris beaucoup de remèdes sans aucun succès, je me voyais condamnée à mourir. J'étais bien découragée, car j'avais peur de mourir et je ne voulais pas mourir, pensez-y, laissez quatre pauvres petits enfants en bas âge, il me semblait que c'était impossible. J'étais si faible, qu'à peine je pouvais donner quelques soins à mon bébé. Un jour, parut sur les journaux le récit d'une guérison par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en faire l'essai, et de suite je me trouvai mieux. Maintenant, je suis parfaitement guérie, je suis comme à l'âge de vingt ans, et fais tout mon ouvrage sans fatigue. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs et je les recommanderai encore. Je vous envoie mon portrait en même temps que mon témoignage, et je vous permets de le publier." Mme N. Charest, Trois-Pistoles, Québec.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent



Mme N. CHAREST

sent infailliblement le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfier les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, toutes les maladies du changement d'âge, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, dos faible, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent s'uriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le

smmeil. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez la consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empresse de vous répondre, en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastra. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout ret rd. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ, MONTREAL, CAN.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 133, rue Shaw, Montréal.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

...TRAITEMENT DOMESTIQUE... Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces, parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que n'en a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent et hautement notre traitement se trouvent le Rév. F. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 moi
ABONNE-	Paris et Seine	50f	26f 14f
MENT	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P D - D A

FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.

1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

PLUS D'ASTHME  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
CIGARETTES CLÉRY  
et la POUDRE CLÉRY  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de succès  
GUÉRISON CERTAINE  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du  
VERSOLITAIRE  
par les  
CAPSULES  
L. KIRN  
à l'Extrait d'Herbe  
de FOUGÈRE Mlle Paris  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie HAUSOU,  
24, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par le mail, cacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Medicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ **VIN** ★  
**ST-LEHON**

Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

35 ANS D'EXPERIENCE

**ARMAND DOIN**

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de  
Chapeaux!

Chapeaux dur et mou  
depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour  
faire les chapeaux de Soie  
et Pull-Over. Prix réduits.

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**LAPRES LAVERGNE**  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 RESIDENCE TEL. BELL EST 1745  
BELL EST 1285

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la Gynéopatie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Pulsion: **L. A. BERNARD,**

1888, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents  
**SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

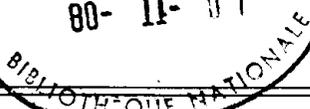
Dents extraites sans douleur chez  
**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

30, rue St-Laurent, Montréal.

Tel. Bell 3816.

22117

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

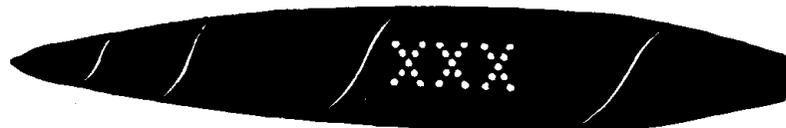
**Vêtements pour hommes**

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

**LE CAPITOL**



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**U. PERREault**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**VICTOR ROY,**

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis.

**MONTREAL**

NOUVELLE

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

**JULES PONY, Propriétaire**

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés.  
Aussi journaux français illustrés artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc.  
Une visite est sollicitée.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Phie MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit  
le grand journal  
parce qu'il satisfait,  
instruit, intéresse et  
amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,038**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

.... FONDE EN 1826....

**LA MINERVE**

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT

A Montréal . . . . . \$4.00 par an  
Hors Montréal . . . . . 3.00 par an

**Le Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Voir notre liste de  
primes publiée toutes  
les semaines dans le  
**MONDE CANADIEN.**

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,  
Téléphone Bell Main 618